

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

L'ÉTUDE DES PROCESSUS DÉFENSIFS, ADAPTATIFS ET ANTI-TRAUMATIQUES
CHEZ DES ENFANTS SOLDATS CONGOLAIS

THÈSE
PRÉSENTÉE
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DU DOCTORAT EN PSYCHOLOGIE

PAR
MARIE-LAURE DAXHELET

JANVIER 2013

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de cette thèse se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

IDENTIFICATION DU JURY

Cette thèse intitulée :

L'étude des processus défensifs, adaptatifs et anti-traumatiques chez des enfants soldats
congolais

Présentée par Daxhelet Marie-Laure

Au jury composé des personnes suivantes:

Monsieur Louis Brunet, professeur au département de psychologie de l'Université du Québec
à Montréal

Madame Ghayda Hassan, professeure au département de psychologie de l'Université du
Québec à Montréal

Madame Véronique Lussier, professeure au département de psychologie de l'Université du
Québec à Montréal

Madame Suzanne Léveillé, professeure au département de psychologie de l'Université du
Québec à Trois-Rivières

À Murhabazi, Jacques, Noé

et tous les autres qui travaillent sans relâche dans des conditions dangereuses

afin d'offrir une vie meilleure aux enfants soldats.

AVANT PROPOS

C'est à la lecture du livre de Lucien Badjoko (2005) que me vint l'idée d'étudier le phénomène particulier des enfants soldats. Le récit de vie de cet enfant enrôlé dans un groupe armé de la République démocratique du Congo, ayant vécu des événements extrêmement traumatiques et aujourd'hui militant auprès des siens, me toucha profondément et me questionna concernant l'ampleur des conséquences psychologiques qui découlent d'une telle expérience. A la fin de ses écrits, Lucien dit « En revanche, j'aimais bien les séances avec le psy (...). ». Je fus plus qu'interpellée et c'est donc à l'été 2007 que je m'envolai pour la République démocratique du Congo pour y mener une recherche dans un centre de démobilisation pour enfants soldats. Mon objectif était d'explorer les processus psychiques mis en place afin de survivre à cette violence. Nous espérons que ce travail puisse alimenter les recherches futures et aider concrètement les enfants qui ont traversé, comme Lucien, les enfers de la guerre et qui, comme lui, « lui colle à la peau ».

La thèse présentée ici en est une par articles et se divise en cinq chapitres. Le premier chapitre expose le contexte théorique où sont décrits le contexte socio-historique du phénomène des enfants soldats, le processus de retour à la vie civile des ex-enfants soldats du Sud-Kivu en République Démocratique du Congo, les répercussions psychologiques observées à travers la littérature, l'objectif de la recherche et finalement la question de recherche.

Le second chapitre, explique en détail le modèle méthodologique développé pour cette recherche; les méthodes qui ont inspiré ce modèle, les méthodes de cueillette de données et les méthodes d'analyse.

Le troisième chapitre présente le premier article intitulé « Le vécu des enfants soldats. Cheminement psychique et transformations identitaires » publié dans la revue *Psychiatrie de l'enfant* (sous presse). Cet article fait état des processus psychiques mis en place chez les ex-enfants soldats rencontrés qui leur ont permis de survivre psychiquement tant à l'enrôlement, à l'expérience de guerre qu'à la démobilisation.

Le quatrième chapitre, pour sa part, présente le deuxième article intitulé « La pensée magique comme processus défensif chez les enfants soldats congolais » qui a été soumis à la revue *Criminologie*. Dans cet article, il est question du recours à une forme de pensée magique qui s'incarne dans les fétiches et l'arme et qui a comme effet de réduire l'angoisse face à la mort. Nous expliquons comment cette pensée prévient l'effet traumatisant qu'une telle expérience guerrière pourrait provoquer et quelles en sont les conséquences lors de la démobilisation.

Le cinquième, et dernier chapitre, de cette thèse présente une brève discussion reprenant les grandes lignes des deux articles, présentant l'apport de l'étude et les limites de celle-ci et proposant des pistes de recherches futures.

REMERCIEMENTS

Cette thèse n'aurait jamais pu se réaliser sans l'aide de nombreuses personnes.

Tout d'abord, je tiens à souligner l'énorme collaboration de mon directeur de thèse Louis Brunet. Il a su me faire confiance pour cette audacieuse recherche et me guider lors de toutes ses étapes, merci de m'avoir partagé votre riche savoir théorique, méthodologique et clinique.

Murhabazi Namegabe de m'avoir permis de vivre auprès d'enfants soldats pendant trois mois et d'avoir pris soin de moi lors de mon séjour à Bukavu, merci de m'avoir considérée comme votre fille.

Les ex-enfants soldats du centre de transit de Bukavu qui ont voulu partager avec moi leur expérience personnelle, merci d'avoir fait de moi votre voix.

Jacques Matabaro qui m'a pris sous son aile, dans ce pays qui me paraissait si hostile, et de m'avoir expliqué les secrets de sa culture, merci pour toutes ces discussions enrichissantes.

Les intervenants du centre (Noé, Mamy, Gemou, David et tous les autres) pour leur aide et leur service d'interprète, merci pour votre amitié qui perdure malgré le temps et la distance.

Mon père et Brigitte pour les heures de correction, merci pour votre amour inconditionnel.

Ma mère pour son encouragement inégalé et inépuisable, merci de toujours croire en moi.

Et évidemment mon conjoint Jean-Luc, qui dès le début de cette aventure m'a appuyé tant financièrement que moralement, merci de m'avoir suivie dans mon rêve !

TABLE DES MATIÈRES

IDENTIFICATION DU JURY	ii
AVANT PROPOS.....	iv
REMERCIEMENTS	vi
RÉSUMÉ.....	x
CHAPITRE 1	
CONTEXTE THÉORIQUE.....	1
1.1 Contexte socio-historique du phénomène des enfants soldats	1
1.1.1 Définition	1
1.1.2 Pourquoi des enfants font-ils la guerre?	2
1.1.3 Les enfants soldats en chiffres	3
1.1.4 Où les enfants font-ils la guerre?.....	5
1.1.5 Les enfants soldats en République démocratique du Congo	5
1.2 Le processus de retour à la vie civile des ex-enfants soldats du Sud-Kivu en République démocratique du Congo	7
1.2.1 La démobilisation.....	7
1.2.2 Le travail de la réunification familiale	8
1.2.3 La réinsertion : un défi de taille	9
1.3 Répercussions psychologiques : revue de littérature.....	10
1.3.1 Un espace flou et intermédiaire.....	10
1.3.2 L'adolescent soldat : vers la réalisation des fantasmes de toute puissance.	11
1.3.3 La transition vers l'âge adulte	13

1.3.4 Perte d'identité et violence extrême	14
1.3.5 En deuil de la guerre.....	15
1.3.6 Les symptômes psychiatriques.....	16
1.4 Objectifs de la recherche	17
1.5 Question de recherche	18
 CHAPITRE II	
MÉTHODOLOGIE.....	20
2.1 Méthodes qui ont inspiré le modèle développé pour cette thèse	20
2.2 Sujets.....	21
2.2.1 Caractéristiques de l'échantillon	21
2.2.2 Mode de recrutement.....	21
2.2.3 Le centre de Transit et d'Orientation	22
2.3 Méthodes de cueillette des données	23
2.3.1 Entrevues semi-dirigées de mode associatif.....	23
2.3.2 Observation participante	25
2.3.3 Journal de bord.....	26
2.4 Méthodes d'analyse des données	27
2.4.1 L'analyse thématique	27
2.4.2 Les catégories conceptualisantes.....	29
2.4.3 Le travail de théorisation.....	29
2.4.4 L'utilisation des données de l'observation participante	30
 CHAPITRE III	
ARTICLE 1	
Le vécu des enfants soldats. Cheminement psychique et transformations identitaires	31

CHAPITRE IV	
ARTICLE 2	
La pensée magique comme processus défensif chez les enfants soldats congolais	54
CHAPITRE V	
DISCUSSION	72
5.1 En résumé.....	72
5.2 L'apport clinique de cette recherche	74
5.3 Limites de la recherche	77
5.3.1 Les inférences.....	77
5.3.2 La traduction	77
5.3.3 La généralisation des données.....	78
5.4 Pistes à explorer	78
5.4.1 Concernant les données recueillies	78
5.4.2 Autres recherches	78
APPENDICE A	
CONSIGNES VERBALES AVANT LA PREMIERE ENTREVUE.....	80
APPENDICE B	
FORMULAIRE DE CONSENTEMENT	82
RÉFÉRENCES.....	84

RÉSUMÉ

Des enfants sont actuellement utilisés comme soldats dans 57 groupes armés à travers le monde. Ces petits militaires que nous appelons *enfants soldats* sont de réels combattants ayant été victimes de sévices graves, mais aussi faisant preuve d'une agressivité démesurée. Afin de comprendre comment ils ont vécu psychiquement ces situations extrêmes de guerre et connaître quels sont les enjeux psychologiques, notamment identitaires, auxquels ils font face, l'étudiante a séjourné trois mois dans un centre de démobilisation pour enfants soldats à Bukavu dans l'est de la République démocratique du Congo. En plus de l'observation participante, 78 entretiens ont été effectués auprès de 22 ex-enfants soldats de sexe masculin d'âge moyen de 16 ans. À partir d'une analyse qualitative par consensus des entrevues et de l'expérience de vie de trois mois sur le terrain, la thèse tente de rendre compte des processus psychiques qui ont été mis en place afin de survivre à un tel vécu de violence et d'angoisse. Le premier article se penche exclusivement sur le processus dynamique affectant les remaniements de leur identité, tels que le déni, l'identification à l'agresseur et l'appropriation subjective. Le deuxième article explore un élément spécifique qui semble jouer un rôle protecteur considérable dans l'évitement d'un trauma chez ces enfants : l'utilisation de la pensée magique incarnée par l'arme et par ce que les enfants nomment « fétiches ». La conclusion de la thèse concerne l'apport de cette recherche, surtout d'un point de vue clinique où des pistes thérapeutiques sont proposées, elle présente les limites de l'étude et soumet des avenues de recherches futures afin de poursuivre les connaissances théoriques et cliniques auprès de cette population.

Mots-clés : Enfants-soldats, déni, appropriation subjective, identification à l'agresseur, processus identificatoire, pensée magique, processus défensif, désobjectivation, analyse qualitative, psychanalyse.

CHAPITRE I

CONTEXTE THÉORIQUE

1.1 Contexte socio-historique du phénomène des enfants soldats

1.1.1 Définition

La définition de l'enfant soldat à laquelle nous nous référons est celle établie en 1997 dans les Principes du Cap, lors d'une conférence organisée par l'UNICEF et plusieurs organisations non gouvernementales aux fins des programmes de désarmement, démobilisation et réinsertion (DDR). Selon cette définition, un enfant soldat est :

« une personne, garçon ou fille, âgée de moins de dix-huit ans qui est membre, de manière volontaire ou forcée, d'une force armée (armée gouvernementale, forces armées nationales) ou d'un groupe armé (junte, armée de libération, faction armée d'un parti politique, milice). Au-delà de la fonction de combattant, un enfant soldat peut être cuisinier, porteur, coursier et toute autre personne accompagnant les groupes armés à l'exception des familles des militaires. Il peut s'agir d'une personne de sexe masculin ou féminin utilisée à des fins sexuelles ou mariée de force. L'enfant soldat n'est donc pas uniquement celui qui porte ou a porté une arme, mais celui qui, de quelque manière, est associé à une entité armée » (Principes du Cap, 1997).

Cette définition a été retenue dans le cadre de cette thèse, car elle est non seulement la plus complète des définitions utilisées actuellement dans ce domaine, mais elle décrit aussi très bien la réalité vécue par ces jeunes. En effet, outre les tâches guerrières habituelles, ils servent aussi souvent comme messagers, espions, « nettoyeurs » de champs de mines anti-personnelles, partenaires sexuels ou encore aides pour toutes les besognes nécessaires afin d'assurer la survie au quotidien. Toutefois, ils sont aussi très fréquemment victimes de

séances de tous ordres : ainsi coups, blessures, viols, tortures, mutilations et meurtres font partie intégrante de leur vie quotidienne et ils en sont aussi bien les agents que les objets. L'usage d'alcool et de drogue est également très répandu chez les enfants soldats, et souvent imposé par les chefs de guerre afin d'atténuer l'angoisse et les effets délétères de leur quotidien.

1.1.2 Pourquoi des enfants font-ils la guerre?

Bien que beaucoup d'enfants soldats soient enlevés et enrôlés de force par les armées gouvernementales ou d'opposition, nombreux sont ceux qui s'enrôlent de leur propre initiative. Plusieurs raisons expliquent ce phénomène. La vengeance est un motif souvent mentionné par les enfants pour justifier leur décision. S'enrôler dans un camp adverse leur permettrait de venger la mort de leurs proches ou de reprendre ce qui leur a été volé. Pour ceux qui vivent dans les zones touchées par les pillages et les attaques des groupes armés, se procurer une arme et faire un entraînement militaire semblent des moyens privilégiés pour tenter de protéger leur famille. Rejoindre l'armée ou un groupe rebelle constitue ainsi souvent une stratégie de protection aussi bien pour l'enfant que pour ses parents, et parfois même pour la communauté. Pour les familles pauvres et sans ressources, envoyer un enfant dans l'armée peut être perçu comme une source de revenus ou une opportunité d'avenir meilleur. Certains jeunes adolescents reconnaissent aussi leur attirance pour la tenue militaire et pour l'arme afin d'expliquer leur choix. Cependant, selon Jean-Claude Legrand, conseiller chargé de la protection des enfants auprès de l'UNICEF, la plupart des enfants qui rejoignent les rangs des groupes armés ne sont pas de véritables « volontaires ». Ils sont soumis à des contraintes diverses d'ordres économique, social et politique et leur enrôlement constitue leur seule stratégie de survie (Département de l'information de l'ONU, 2001). Mais, lorsqu'ils prennent conscience de la réalité de la vie militaire, après seulement quelques jours dans l'armée, la majorité d'entre eux désirent cependant quitter et rentrer chez eux. Ils sont dès lors contraints d'y rester sous la menace et la terreur. Peut-on alors considérer leur recrutement comme un choix? Les récits de ces enfants le démontrent bien; ils ne savent jamais ce qui les attend réellement.

Les enfants font d'excellentes recrues, car ils sont obéissants, impressionnables et souvent inconscients du danger. Ils désertent rarement et surtout coûtent moins cher que les

soldats adultes, car ils se nourrissent peu et se contentent de petites soldes. En outre, étant donné que ces enfants sont encore dans un processus de maturation, ils sont particulièrement sensibles au conditionnement idéologique des adultes (Honwana, 2000). Si le choix des groupes armés se porte principalement sur l'enlèvement de jeunes adolescents, c'est parce qu'il est plus facile de susciter chez eux un véritable sentiment d'appartenance au groupe constitué de ces soldats (Maqueda, 2001). Les groupes armés trouvent ainsi un avantage considérable au recrutement des enfants, ce qui en fait une stratégie militaire répandue dans plusieurs zones de guerre à travers le monde. Il existe différentes méthodes pour recruter des enfants, elles diffèrent selon les régions et les groupes armés. C'est souvent dans les villages, les écoles et les aires de jeu que les troupes armées enrôlent les enfants.

L'arrivée de plus de 600 millions d'armes légères (des armes de poing aux missiles à tir épaulé en passant par les fusils d'assaut AK-47) semble constituer un facteur important dans l'augmentation du nombre d'enfants recrutés par les divers groupes armés impliqués dans les conflits de par le monde (Amnesty International, 2007). Comme leur nom l'indique, le poids de ces armes est réduit, elles sont de petite taille, leur utilisation est simple et ne nécessite aucune formation ou capacités physiques particulières, ce qui fait que même un enfant de 10 ans peut s'en servir.

Il existe ainsi de multiples raisons à l'enrôlement d'un enfant et celles-ci varient selon les régions, les conflits et les groupes armés.

1.1.3 Les enfants soldats en chiffres

Bien qu'en vertu du droit international, le recrutement obligatoire d'enfants de moins de dix-huit ans et leur utilisation à des fins militaires soient strictement interdits (Protocole facultatif à la Convention des Nations unies, 2000) et que le recrutement et l'utilisation d'enfants de moins de quinze ans constituent un crime de guerre (Statut de Rome de la Cour pénale internationale, 1998), la présence d'enfants dans des forces et groupes armés existe toujours. Ce phénomène n'est toutefois pas récent. Déjà au VIII^e siècle avant J.-C., les jeunes Spartiates recevaient une éducation surtout orientée vers le métier des armes et de la

discipline militaire. Au Moyen-Âge, des enfants de 14 ans devenaient écuyers et accompagnaient les chevaliers au combat. Plus récemment, durant la seconde guerre mondiale, pour ne nommer que celle-là, les enfants de la Hitlerjugend du parti nazi allemand furent utilisés lors des conflits armés (Chapleau, 2007). Les enfants semblent donc avoir été présents lors de multiples guerres à travers l'histoire, c'est le caractère massif du phénomène actuel qui semble inédit.

Il n'existe pas de statistiques précises concernant le nombre d'enfants soldats dans le monde aujourd'hui. Le recensement de cette population reste encore très difficile. Certains organismes non-gouvernementaux ont avancé différents chiffres lors des dernières années allant de 200 000 à 300 000. Bien que près de deux tiers des États (120 États, alors que ce nombre était de 77 à la mi-2004) du monde aient maintenant signé, ratifié ou adhéré au Protocole facultatif à la Convention relative aux droits de l'enfant (2000), interdisant l'implication d'enfants dans les conflits armés, 57 groupes et forces armés, répartis dans 14 États à travers le monde, se retrouvent encore aujourd'hui sur la liste noire des parties recrutant et utilisant des enfants (Conseil de sécurité, 2010(a)). Cependant, une diminution des chiffres semble apparaître depuis quelques années concernant le nombre d'enfants impliqués dans les groupes armés. Les travaux de recherche menés par la Coalition pour mettre fin à l'utilisation des enfants soldats (maintenant renommée Child Soldiers international), une coalition internationale d'organisations humanitaires créée en 1998 afin de prévenir l'utilisation des enfants dans les conflits armés, montrent que cette tendance positive est davantage due au fait qu'un certain nombre de conflits ont pris fin plutôt qu'au résultat des actions menées pour mettre un terme au recrutement et à l'utilisation d'enfants soldats; le nombre de conflits dans lesquels des enfants sont directement impliqués étant passé de 27 en 2004 à 17 vers la fin de l'année 2007. En réalité, lors de conflits armés, les enfants sont impliqués de manière quasi-systématique dans les hostilités en tant que soldats (Coalition, 2008), ainsi, dès la reprise des hostilités on voit une hausse du recrutement d'enfants. Dans certains groupes armés, les enfants peuvent représenter jusqu'à 50 % des factions. Selon les statistiques d'Amnistie Internationale, 60 à 80 % des soldats sont recrutés parmi des jeunes de onze à vingt ans (Houballah, 2001). Certains sont même recrutés dès l'âge de six ans. On estime qu'au cours de la dernière décennie, plus d'un million d'enfants ont été impliqués dans la violence des différents groupes et forces armés à travers le monde (Coalition, site

Internet, 2007). Le rapport de la Représentante spéciale du Secrétaire général des Nations Unies pour les enfants et les conflits armés montre que la nature des conflits change, mais les impacts sur les enfants restent catastrophiques (attaques contre les écoles, enlèvement, obligation de combattre, mais aussi la malnutrition, les maladies, les déplacements forcés, etc.). Ainsi, les répercussions des conflits sur les enfants n'ont cessé de s'aggraver au cours de la dernière décennie (Machel, 2009).

1.1.4 Où les enfants font-ils la guerre?

Depuis trente ans, une soixantaine de pays ont été accusés d'avoir impliqué des enfants dans des conflits armés. Tous les continents ont été touchés par ce fléau. Il s'agit bel et bien d'une problématique mondiale. Dans son rapport de 2010 sur les enfants et les conflits armés, le Secrétaire général des Nations Unies a inscrit 57 groupes armés, dans 14 états, recrutant ou utilisant des enfants (Conseil de sécurité, 2010(a)). Il faut noter que cette liste ne prend pas en compte un nombre non-négligeable de milices et de groupes d'autodéfense locaux. La liste des pays où se retrouvent ces groupes comprend l'Afghanistan, la République Centrafricaine, le Tchad, la République démocratique du Congo, l'Iraq, le Myanmar, le Népal, la Somalie, le Soudan, le Darfour, la Colombie, les Philippines, le Sri Lanka et l'Ouganda. Seulement en Somalie, on estime que 200 000 enfants ont porté des armes ou ont participé à une milice depuis l'effondrement du gouvernement central en 1991 (Coalition, 2008). Selon les statistiques, sur le continent africain, un soldat sur trois est un enfant. En République démocratique du Congo, on comptait en 2003, 30 000 enfants dans les rangs des différents groupes et forces armés (Coalition, 2008)

1.1.5 Les enfants soldats en République démocratique du Congo

La République démocratique du Congo (RDC) est dévastée par la guerre civile depuis 1997, année du renversement de Mobutu par Laurent-Désiré Kabila. Aujourd'hui, plusieurs groupes armés rebelles congolais, mais aussi rwandais, ougandais et burundais combattent dans le but d'exploiter les ressources naturelles et économiques du pays (Coalition, 2008). En marge de ces conflits, de très nombreux civils ont été tués ou déplacés. On estimait en 2008 que 5.5 millions de personnes avaient trouvé la mort à la suite de ce conflit qualifié du plus meurtrier depuis la deuxième guerre mondiale. Quelques 1 200

personnes meurent chaque jour du fait de combats, de maladies ou de malnutrition associés à cette guerre. En outre, selon la Coalition pour mettre fin à l'utilisation des enfants soldats (2008), toutes les parties impliquées dans les conflits armés en RDC, qu'elles soient gouvernementales ou non, ont recruté et utilisé des enfants dans leurs unités de combat. En 2003, on estimait à 30 000 le nombre d'enfants toujours actifs dans ces différents groupes armés. Devant cet important nombre d'enfants à démobiliser, des gouvernements, comme celui de la RDC, ont lancé, avec l'aide de la communauté internationale, un programme national visant la démobilisation des enfants des forces et groupes armés. À la mi-2007, quelques 30 000 enfants avaient été officiellement démobilisés dans ce pays. La coalition estimait en 2008 à plus de 7 000 enfants toujours au service des différents groupes armés. Le rapport de 2010 du Secrétaire général des Nations Unies concernant les enfants et les conflits armés en République démocratique du Congo, a mis l'accent sur les progrès qui ont été accomplis au cours de l'année 2009 (Conseil de sécurité, 2010b). En l'espace de quelques mois en 2009, le nombre d'enfants libérés par les groupes armés a été supérieur au chiffre atteint pour toute l'année 2008. Bien que ces données soient encourageantes, il faut noter que le recrutement d'enfants dans certaines zones du pays, comme dans le Nord-Kivu, est toujours d'actualité. Nombreux enfants démobilisés et réinsérés dans leur communauté se retrouvent à nouveau recrutés de force ou se sont réengagés « volontairement » en l'absence d'alternative. Les organisations tentant de documenter le recrutement d'enfants dans les forces et groupes armés restent prudentes concernant leurs observations, car certains commandants dissimulent encore la présence d'enfants au sein de leur troupe. Ainsi, les chiffres officiels ne rendent peut-être pas compte de l'envergure réelle du problème de recrutement d'enfants dans ce pays.

1.2 Le processus de retour à la vie civile des ex-enfants soldats du Sud-Kivu en République démocratique du Congo ¹

1.2.1 La démobilisation

Avec l'aide de la Mission des Nations Unies en République démocratique du Congo-MONUC (maintenant renommée la Mission de l'Organisation des Nations Unies pour la stabilisation la République démocratique du Congo- MONUSCO) et de l'UNICEF et en collaboration avec les commandants des groupes armés qui identifient des enfants lors du brassage (tentative d'unifier les différents groupes armés rivaux du pays en un seul officiel), le personnel du Centre de Transit et d'Orientation (CTO) du Bureau pour le Volontariat au Service de l'Enfance et de la Santé (BVES) se rend dans les camps militaires afin d'identifier et de récupérer les soldats n'ayant pas encore atteint l'âge de 18 ans. Cette procédure est délicate, car beaucoup de militaires n'ont pas de papiers officiels pouvant prouver leur âge. Il est donc impératif pour les intervenants du centre de savoir distinguer correctement les enfants des adultes. Certains commandants contraignent par la menace les enfants qu'ils considèrent comme les meilleurs soldats, à nier leur statut d'enfant devant les intervenants. De plus, dans l'objectif de se faire démobiliser, certains jeunes adultes tentent de se faire passer pour des enfants, ce qui rend parfois difficile cette étape cruciale de la démobilisation.

À leur arrivée au centre, les enfants sont maigres, sales, habillés de tenues militaires en lambeaux et beaucoup trop grandes pour eux. Ils paraissent méfiants face aux adultes qui les accueillent et face à certains enfants, déjà au centre, qu'ils ont autrefois croisés dans les camps adverses. Certains se retrouvent, compagnons de combats ou familiers. Il est facile de différencier ceux qui viennent d'arriver au centre de ceux qui y sont depuis plus longtemps. Les nouveaux sont inhibés, restent à l'écart, ne demandent rien et regardent de loin les activités du centre. Après seulement quelques jours, une transformation flagrante survient et ils se fondent avec les autres jeunes. Alors, on ne les reconnaît plus, tant sur le plan comportemental que sur le plan physique; ils participent aux activités, s'affirment davantage,

¹ Les informations fournies dans cette section sont tirées de nos observations personnelles sur le terrain.

reprennent du poids, retrouvent le sourire. Et c'est à partir de ce moment, qu'ils viennent davantage vers les intervenants et qu'il est alors possible d'établir un contact avec eux.

Le premier jour au centre, les jeunes reçoivent le « kit d'accueil » comprenant un savon, des nouveaux habits, des sandales, un stylo et un cahier. Ils sont soignés par un médecin si nécessaire et tous sont évalués au plan médical. Chaque jeune possède ainsi son dossier comprenant son histoire, son attestation de démobilisation, son dossier médical, son évolution au centre et sa fiche concernant son « projet de vie ». Une remise à niveau scolaire est disponible sur place, ainsi que des cours d'alphabétisation pour ceux n'ayant jamais été scolarisés. Les journées au centre suivent un horaire bien précis ; soins corporels matinaux, nettoyage collectif des locaux, scolarisation, repas, temps libre, activités dirigées, etc. Des activités ludiques créatives, sportives et récréatives, tels que le bricolage, le soccer, les cartes et les dominos, sont offertes aux jeunes, mais le travail principal des intervenants consiste à l'accompagnement psycho-social, tel que la conscientisation sociale (ex : éducation sexuelle) et la rééducation à la vie civile (ex : égalité des sexes). Dans le cadre de cet accompagnement, chaque enfant, avec l'aide de son intervenant assigné, devra établir un projet de vie individuel. Il devra donc mettre en place des moyens, tels que prendre des cours techniques ou suivre la mise à niveau scolaire, afin d'exercer un métier (coiffeur, menuiserie, coupe-couture, etc.) ou de poursuivre ses études suite à sa réinsertion. Durant leur passage de trois mois au centre, les enfants sont donc totalement pris en charge à tous les niveaux en attendant la réunification familiale.

1.2.2 Le travail de la réunification familiale

Lorsque vient le temps de les interroger afin de commencer les recherches familiales, les enfants n'osent pas donner leur vraie identité. Cette crainte est compréhensible quand on sait que la plupart d'entre eux ont été contraints de commettre des actes de violence extrême dans leur propre communauté (pillages, viols, meurtres). Par peur d'être jugés et bannis par les leurs, ils préfèrent alors donner de fausses informations, ce qui augmente considérablement la charge de travail des agents chargés des réunifications familiales et rend ainsi celles-ci extrêmement difficiles. C'est en général suite à trois ou quatre rencontres avec

leur intervenant assigné qu'ils commencent à se dévoiler. Lorsque les intervenants obtiennent l'adresse de l'enfant, des agents de la Croix Rouge commencent la recherche familiale. Une fois la famille retrouvée, un travail de sensibilisation et de médiation s'opère afin d'accepter et de préparer le retour de l'enfant. Grâce à ces actions, seulement 5% des familles refusent le retour de l'enfant. Bien que les intervenants leur expliquent la démarche concernant la médiation familiale effectuée avant la réinsertion, ce n'est qu'après avoir eux-mêmes vu d'autres enfants recevoir des nouvelles favorables de leur famille qu'ils acceptent de répondre véritablement.

Le retour dans leur communauté est la préoccupation la plus grande chez ces jeunes. Très rapidement, ils font part de leurs inquiétudes concernant le retour chez eux. Certains idéalisent leur retour racontant qu'ils seront reçus avec nourritures et boissons en abondance en guise de célébration. D'autres, moins confiants, disent qu'ils seront jugés par leur communauté comme des criminels, des tueurs, ou que leurs parents leur demanderont quelque chose en retour, alors qu'ils n'ont rien à leur offrir. Mais chez la plupart d'entre eux, une certaine ambivalence persiste face à leur réinsertion; ainsi, bien qu'ils démontrent tous un grand désir de retourner dans leur communauté, ils sont très inquiets à ce sujet. D'ailleurs, on constate que chez la plupart des jeunes rencontrés, les inquiétudes par rapport au retour chez eux prennent la forme de pensées obsédantes. Par exemple, certains disent ne pas pouvoir s'endormir le soir, car ils pensent trop à la réunification avec leur famille. D'autres expliquent leur manque de concentration à l'école ou leurs maux de tête en invoquant de telles pensées. Les enfants transitent en moyenne trois mois dans le centre de démobilisation, ce qui paraît pour la plupart d'entre eux une éternité. Dans le cas des enfants provenant de certaines provinces de l'est du pays encore en guerre où le recrutement d'enfants se poursuit, leur passage peut se prolonger davantage. Pour ceux-ci, l'attente devient insupportable et incompréhensible.

1.2.3 La réinsertion : un défi de taille

Retirer les enfants des groupes armés est une action importante et urgente, mais le travail ne s'arrête pas une fois l'enfant démobilisé. Le retour de ces enfants dans leurs

communautés respectives est un problème actuellement très préoccupant. En effet, les études démontrent qu'il est encore très difficile de réinsérer un ex-enfant soldat dans la vie civile (Unicef, 2006). Pour plusieurs raisons, une grande proportion d'enfants démobilisés retournent, volontairement ou non, dans la vie militaire. Il est ainsi fréquent de voir certains enfants repasser par les centres de démobilisation plusieurs fois.

La réinsertion sociale de ces enfants reste un défi sur lequel il est primordial de se pencher. Ces jeunes formeront la société africaine de demain. Il est donc plus qu'important qu'ils puissent retrouver une place au sein de leur communauté afin de se sentir impliqués et valorisés socialement. Les jeunes qui ne réintègrent pas leur communauté retournent souvent dans les forces et groupes armés ou se retrouvent dans la rue où ils doivent voler pour survivre. Bien que les jeunes rencontrés repartent dans leur communauté outillés de leur « kit de réinsertion » (habits, savon, accessoires afin de pratiquer leur métier ou argent pour poursuivre leurs études, etc.), leur intégration sociale est loin d'être accomplie. Le suivi de réinsertion est encore lacunaire, seulement certains enfants réinsérés dans les régions voisines ont droit à un suivi trois mois suivant leur départ du centre. Afin de s'assurer d'une réinsertion sociale durable, ce suivi devrait se répéter bien au-delà de ces trois mois et aussi avec les enfants dans les régions plus éloignées.

1.3 Répercussions psychologiques : revue de littérature

1.3.1 Un espace flou et intermédiaire

Selon Honwana (2000), les enfants soldats ont un statut identitaire particulier. Ils constituent une catégorie de « l'entre-deux ». Étant à la fois dans une position intermédiaire entre celle d'enfant et de soldat, de victime et de criminel, d'innocent et de coupable, ces enfants se retrouvent dans ce que l'auteure nomme une « zone d'ombre », un « terrain ambigu ». Les processus dans lesquels ils ont été impliqués les auraient transformés en quelque chose d'autre, une sorte de « conjonction de contradiction qui associe d'une manière ambiguë l'innocence et la culpabilité » (Honwana, 2000, p.73). L'auteure rajoute que même s'ils ne peuvent être tenus comme étant entièrement responsables de leurs actions, ils ne

doivent pas pour autant être considérés comme n'ayant aucune conscience de celles-ci. En effet, ayant souvent débuté en tant que victimes, beaucoup d'entre eux se sont transformés en auteurs d'assassinats les plus atroces et les plus violents. La position ambivalente dans laquelle ils se situent serait favorable à l'émergence de nouvelles stratégies identitaires. Se développe alors un monde bien à eux, où ils réussissent à être à la fois un enfant et un soldat. Tout en pouvant encore créer des espaces pour jouer et pour rire, ces enfants commettent parfois plus de crimes que ce qu'il leur est exigé. La guerre devient pour eux leur seule façon de vivre et leur seul repère ; ils remplissent alors leurs devoirs de militaire avec application. Ils deviennent ainsi des « acteurs tactiques » c'est-à-dire aptes à une capacité d'action pouvant faire face aux exigences de la guerre (Honwana, 2000). Pour comprendre le statut ambivalent de l'enfant soldat, il est alors de mise de dépasser la démarcation claire et tranchée entre enfants et adultes, entre civils et soldats, entre victimes et criminels, entre innocence et culpabilité. Il existe donc un monde psychique bien à eux où ils incarnent simultanément plusieurs catégories d'existence et des identités à multiples facettes.

1.3.2 L'adolescent soldat : vers la réalisation des fantasmes de toute puissance.

Bien que le terme employé afin de désigner ce type de guerrier soit « enfant soldat », il faut noter que la plupart de ces jeunes ont un âge qui se situe plutôt autour de l'adolescence, soit entre onze et dix-sept ans. Selon la psychologie occidentale, l'adolescence est une étape clé du développement de l'individu. La maturation psychologique de l'adolescence africaine se réalise, en milieu rural, grâce à des rites d'initiation ou de passage. En milieu urbain, ces processus de maturation s'effectuent par la scolarisation ou par la socialisation des groupes de jeunes dans le quartier (Ezémbe, 2003). Dans le cas des enfants soldats, la médiation de la phase d'adolescence, qui doit normalement les diriger vers la vie adulte, consiste plutôt à une perte de sens et de repères où l'adulte est défaillant et incapable de remplir son rôle de protecteur et de conseiller (Houballah, 2001). Selon Houballah (2001), qui s'est intéressé à la question des enfants soldats au Liban, cette situation écarte l'adolescence d'une expérience subjective nécessaire à la construction du sujet adulte et favorise la mise en acte sur la scène de la guerre de tous les fantasmes violents, voire

parricides. L'adolescent trouverait alors dans ces événements une justification fictive aux tourments de sa vie.

Les adolescents ont besoin d'être sécurisés, encadrés et accompagnés par l'adulte lors de leur traversée juvénile. Lorsque ces besoins ne sont pas comblés et surtout si l'adolescent se retrouve en contexte de guerre, ce dernier n'aurait plus de frein à ses revendications et la mise en acte de sa révolte intérieure serait alors possible (Houballah, 1996). Sur le plan économique, il est plus facile pour l'adolescent, selon Osseiran-Houballah (2001), de passer à l'action lorsqu'il n'y a pas d'entrave surmoïque et lorsque son action s'inscrit dans un environnement qui le valorise. L'adolescent soldat commet alors des atrocités, donne libre cours à ses pulsions et ses fantasmes inconscients, puisque les obstacles sociaux qui interfèrent pour empêcher le passage à l'acte en temps normal sont tous levés ou absents.

Dans la guerre, les enfants soldats se retrouveraient alors face à la possibilité de la jouissance sans l'interdit de la loi. Selon Houballah (2001), ces enfants, plutôt adolescents, se réjouissent de se faire reconnaître comme adultes anticipés sans avoir besoin de la reconnaissance paternelle. En payant le prix cher de la soumission totale et de la servitude aveugle envers leur chef, au risque même de la mort, l'adolescent soldat libère son désir de toute contrainte et se livrerait ainsi à une jouissance phallique, à la réalisation de ses fantasmes parricides (Houballah, 2001).

Houballah considère également que l'arme est investie d'un pouvoir phallique permettant à ces jeunes d'accéder à toute jouissance et d'imposer leur reconnaissance d'hommes virils. L'auteur démontre que la façon dont ils exhibent leurs armes ressemble davantage à une parade sexuelle qu'à une parade militaire. D'ailleurs, lorsque l'auteur demande à un de ces adolescents à quoi sert son arme, ce dernier répond sans ambiguïté : « c'est pour baiser l'autre » (Houballah, 2001, p.495). Dans son fantasme imaginaire, l'arme en question ne serait qu'un prolongement de son phallus qui pourrait alors atteindre l'autre à distance, pour le pénétrer, le déchiqueter et jouir en lui. Houballah rajoute qu'au-delà du meurtre, c'est un fantasme homosexuel de pénétration qui serait satisfait dans la mise en acte sur la scène de guerre.

Selon Houballah (2001), l'adolescent soldat serait à la recherche d'un chef, d'un maître, auquel il pourrait s'identifier, lui accorder confiance et soumission totale pourvu qu'il incarne une idéologie qui correspond point par point à ce que l'auteur appelle son Idéal du Moi. L'adolescent soldat se lancerait alors dans la guerre à la recherche d'un héros élevé au rang d'idéal dans le but de restituer un héritage de son histoire infantile dont il aurait du mal à faire le deuil ou à pallier la défaillance du père réel. A ce sujet, l'auteur ajoute que si on comprend la violence à l'adolescence comme un message adressé à un destinataire, il est souvent un appel au « nom-du-père » (Houballah, 2001, p.499).

1.3.3 La transition vers l'âge adulte

Dans de nombreuses sociétés, la transition vers l'âge adulte passe par le service militaire. Souvent âgés de dix-huit ans, ces jeunes hommes initiés aux combats sont habituellement vus comme les défenseurs de la nation et du peuple, et cela les associe donc aux notions de vigueur, de force, d'agressivité, de responsabilité, de masculinité et de maturité. La transition du statut de civil à celui de militaire constitue alors un processus de reconfiguration identitaire chez ces jeunes hommes. Dans le cas des enfants soldats, le service militaire ne semble cependant pas favoriser une telle transition vers le statut d'adulte responsable et socialement reconnu, mais les mènerait plutôt vers une sorte d'état de dépersonnalisation souligne Honwana (2000). En effet, l'entraînement militaire de ces enfants implique des exercices physiques éprouvants, censés les pousser vers l'épuisement dans le but de créer un état mental favorable à l'endoctrinement idéologique (Cohn et Goodwill-Gill, 1994). Les jeunes recrues ont souvent subi de longues périodes d'enfermement dans le noir, des coups et des blessures ainsi qu'ils ont été soumis à de la terreur et de l'intimidation. Ces processus d'initiation visent à les persuader qu'il n'y a aucune possibilité pour eux de faire marche arrière. En plus d'une initiation violente, ces jeunes sont contraints à une rupture radicale avec leur passé et leur environnement qui passe souvent par une transgression majeure des valeurs transmises pendant l'enfance. En effet, lors de l'enlèvement ou de son recrutement forcé, on contraint parfois l'enfant à tuer ou à mutiler un proche, à incendier la maison familiale ou encore à violer des femmes de leur propre village. Afin de dissoudre leur identité, les enfants sont parfois rebaptisés avec

l'interdiction de réutiliser leur nom de naissance. De tels actes ne peuvent en ce sens être comparés à un « rite de passage » vers l'âge adulte, comme le service militaire organisé socialement. De plus, la relative immaturité psychologique des enfants lors de leur initiation ne leur permet pas une transition sociale vers l'âge adulte. Ils sont, de toute évidence, incapables au niveau émotionnel d'assumer d'une manière adéquate les conséquences de leurs actes (Honwana, 2000). Ces actes commis sont souvent réprimés par la société dont ils font partie. De plus, Maqueda (2001) relève la perte de confiance en la « toute-puissance » des parents à les protéger, la perte de confiance en eux-mêmes ainsi que la perte des repères, tant externes qu'internes. Dès lors, c'est dans le cadre de ce bouleversement psychologique que ces jeunes doivent donner un sens à leur propre monde, ainsi qu'à leur propre transition vers l'âge adulte.

1.3.4 Perte d'identité et violence extrême

Comme mentionné plus haut, les enfants soldats sont sujets à une intense pression psychologique visant à ébranler leur identité précédente (tuer leurs parents, piller leur village, changer de nom...) décrit par Gutton comme « un travail de désubjectivation quotidien » (Gutton cité par Métraux, 2001, p.580). La dépersonnalisation et la confusion psychologique sont alors importantes chez ces enfants (Osseiran-Houballah, 2001). Selon plusieurs auteurs, les ex-enfants soldats s'identifient à ce qu'ils ont fait, en tant qu'auteurs de crimes horribles ; comme si leurs actes devenaient leur nouvelle identité, disparaissant en tant que sujet (Osseiran-Houballah, 2001 ; Métraux, 2001). En plus de les priver d'une transition sociale pouvant les mener vers une organisation adulte et responsable, selon les paramètres acceptés et partagés localement, l'initiation militaire transforme ces enfants en guerriers forts et féroces. En effet, Osseiran-Houballah (2001) relate le déclenchement « d'une férocité et d'une cruauté inouïes » (p.501) observé chez ces jeunes soldats, leur permettant de commettre des actes d'une extrême violence. Honwana (2000) ajoute qu'une fois entraînés, ces enfants disposent d'une énergie surabondante qui leur permet de mener les attaques avec plus d'enthousiasme et de brutalité que les soldats adultes. En effet, ces jeunes ne rencontrent plus de frein à leurs pulsions agressives, ni de censure à la réalisation de leurs fantasmes de violence dans un univers qui est lui-même régi par la violence. N'ayant pas eu le temps

d'acquérir au moment opportun, ni la peur raisonnée, ni la pitié, ni la morale, ils se livrent aux intrépidités les plus extravagantes et aux abus les plus cruels (Crocq, 1999). Cette rupture se produit à un moment important de leur développement. Selon Osseiran-Houballah (2001), non seulement le moi est anéanti, mais il est atteint dans ses fondements narcissiques. C'est alors la terreur qui se charge d'achever leur construction en tant que sujet.

1.3.5 En deuil de la guerre

Akhmatova (2001) affirme que les adolescents avec lesquels elle a travaillé dans les camps de réfugiés en Ingouchie, étaient incapables de se projeter dans l'avenir et leur passé se limitait à la période du vécu de la guerre. Selon Métraux (cité par Osseiran-Houballah, 2001), les enfants anciens combattants sont en deuil de la guerre. Ils y ont trouvé une solidarité, une confiance en eux, une reconnaissance des autres et une place dans la société qu'ils ne retrouveront plus une fois démobilisés. Il leur est quasi impossible de retrouver une place au sein de leur famille alors qu'ils ont vécu, dans la guerre, comme les égaux des adultes et souvent en relation de pouvoir avec les civils. Lors de leur démobilisation, retirés de leur groupe armé, les ex-combattants doivent alors réapprendre à vivre au contact des autres, avec de toutes autres règles et désormais contenir leurs pulsions agressives.

Les recherches ayant examiné les répercussions psychosociales auprès des enfants soldats soulignent une grande difficulté de réintégration dans la vie civile. En effet, malgré les programmes de désarmement, de démobilisation et de réinsertion, dit programmes DDR, une grande proportion des enfants qui tentent de quitter l'armée, ne trouvant pas l'aide appropriée afin de se réinsérer dans la vie civile, retourne auprès de leur supérieur militaire. Les autres, qui semblent mieux s'en sortir, témoignent d'une grande souffrance dont ils ne peuvent se défaire (Osseiran-Houballah, 2001). Chez certains anciens combattants, outre la consommation de drogues et d'alcool, on observe des conduites à risques telles que le jeu de « cow-boys » qui consiste en un duel armé, celle de la roulette russe et tout ce qui fait risquer la mort (Houballah, 1996). Ces conduites peuvent paraître paradoxales; une fois sauvés du danger pourquoi encore risquer la mort?

1.3.6 Les symptômes psychiatriques

Depuis deux ou trois ans, nous observons une émergence de publications scientifiques consacrées à dépeindre le profil psychopathologique des ex-enfants soldats. D'après une étude menée auprès d'un échantillon de 330 ex-enfants soldats ougandais, 33% d'entre eux rencontrent les critères d'un état de stress post-traumatique et 36,4% d'une dépression majeure (Klasen et *al.*, 2010a). Les enfants plus âgés montreraient davantage de problèmes émotionnels et comportementaux que les plus jeunes : sentiment de devoir être parfait, maux de tête, cauchemars, inquiétudes, maux de ventre et idéations suicidaires sont les principaux problèmes ayant été rapportés par ces enfants (Klasen et *al.* 2010b). Klasen et *al.* mettent cependant l'accent sur l'importance de considérer le concept de « developmental trauma disorder » proposé par le Complexe Trauma Task Force of the National Child Traumatic Stress Network, qui pourrait décrire plus justement les réactions traumatiques des enfants soldats. Les critères diagnostics de ce trouble seraient un dérèglement émotionnel et physiologique, un trouble d'attachement, des remises en actes et des modifications persistantes des attributions et des attentes.

Une autre recherche, menée en Côte d'Ivoire cette fois, rapporte que sur 345 enfants rencontrés 53,38% souffraient de l'état de stress post-traumatique et 20,29% de dépression (Bissouma et *al.* 2010). Selon l'évaluation diagnostique effectuée dans le cadre de cette étude, 81,4% des enfants souffraient d'une pathologie mentale (trouble du comportement, troubles du sommeil, angoisses, céphalées, troubles caractériels, tristesse, etc.). Kohrt et *al.* (2010) démontrent chez des ex-enfants soldats népalais que la dépression, l'état de stress post-traumatique et le déficit fonctionnel (« fonction impairment ») seraient significativement associés aux variables de l'enfant (âge, sexe, éducation, âge du recrutement, années dans l'armée, etc.), de sa famille (unie, nombre de membres, religion, etc.) et de sa communauté (mortalité liée au conflit, alphabétisation des femmes, proportion de la classe sociale élevée, etc.). Selon leurs résultats, être une fille, avoir été témoin de bombardements et n'être plus associé à un groupe armé sont des facteurs de risque à la dépression. C'est le fait d'avoir été exposé à la torture (l'auteur ne spécifie pas s'il s'agit ici d'avoir subi de la torture et/ou d'en avoir commis) qui serait le plus grand facteur de risque concernant l'état de stress post-traumatique (Kohrt, 2010). Les enfants ayant été exposés à la torture rapportent également

avoir moins de soutien à la réintégration tel que l'accueil de la famille, le soutien à l'école et l'implication de sa communauté. Au Népal, être témoin d'un évènement traumatique peut être interprété comme un signe de mauvais Karma, lequel est une source de honte qui stigmatise l'individu (Kohrt, 2010). Il est donc clair ici que les symptômes que développeront les ex-enfants soldats ne seront pas seulement fonction de l'expérience objective de la guerre, mais seront aussi fortement influencés par le jugement social de leur communauté respective face à leur vécu.

En contradiction à ces études décrivant plusieurs troubles mentaux chez les ex-enfants soldats, une étude française démontre qu'il n'existe pas de « troubles psychiques graves » chez les ex-enfants soldats burundais étudiés (Mubiri-Pondard, 2008). Bien que des cauchemars et des phénomènes de réminiscences ont été observés chez la plupart des 6 enfants interviewés, la recherche conclut que ces enfants ne semblent pas souffrir de problèmes de concentration, de troubles des relations sociales, de troubles de la personnalité, de troubles phobiques ni de troubles majeurs du comportement. Cette différence pourrait s'expliquer par le fait que ces enfants déclaraient avoir amélioré leurs conditions de vie en rejoignant les groupes armés. Pour comprendre l'état psychologique d'ex-enfants soldats, il est donc indispensable de prendre en considération les facteurs socio-politiques de leur région d'origine, les conditions de vie antérieures à l'enrôlement, la raison du recrutement, la vision de l'armée par la société, les croyances sociales face à la guerre, etc. Il paraît ainsi difficile de comparer le profil psychologique des enfants soldats en général, à travers les régions, les guerres et les cultures.

1.4 Objectifs de la recherche

Suite à la revue de littérature effectuée, nous observons que les enfants soldats, ou adolescents soldats, ont un monde psychique bien à eux en réponse à une expérience ambiguë et traumatisante lors d'une phase importante de leur développement. Nous avons soulevé des points concernant la consommation de drogue et d'alcool, le retour volontaire dans les groupes armés, les jeux défiant la mort, l'identification aux actes criminels qu'ils ont commis, le deuil de la guerre, les différents troubles mentaux ; tous des éléments qui

entravent la réinsertion sociale. Ces enfants formeront leur société de demain; il est alors important de donner à ces derniers la possibilité de se reconstruire psychologiquement afin de se réadapter à la vie civile. Une meilleure compréhension de ce qu'ils sont devenus psychiquement (ce qu'ils ont intégré ou non de leur vécu de soldats, les mécanismes de défense en place, etc.) suite à leur expérience militaire permettra possiblement de contribuer à la mise en place de programmes de réinsertion sociale mieux ciblés et ainsi d'offrir une aide plus adaptée à leur problématique. Nous savons qu'aujourd'hui, l'accompagnement psychologique des anciens enfants combattants reste encore très peu investi de compétences cliniques véritables. Afin d'apporter une aide adéquate à ces enfants lors de leur démobilisation, il est primordial de bien connaître qui ils sont sur le plan psychique. Le but général de cette recherche est donc d'approfondir les connaissances dans ce domaine.

L'objectif de cette thèse est donc de mieux connaître la réalité psychique de ces enfants afin de contribuer aux connaissances existantes sur leurs besoins ainsi que sur les pistes de réinsertion sociale les plus susceptibles d'être mises en place. Plus spécifiquement, nous visons à connaître davantage comment ces enfants se perçoivent eux-mêmes suite à leur expérience de guerre, comment ils se positionnent face à cette expérience, afin d'étudier comment et à quel point leur vécu d'enfant soldat a été intégré en eux. En somme, nous cherchons à comprendre les processus d'intégration mis en place lors de leur expérience de guerre afin d'expliquer les problèmes relatés plus haut. Ce que nous entendons par intégration est la façon dont l'individu a intériorisé son expérience, c'est-à-dire, comment ce qui est vécu à l'extérieur est devenu intérieur. En d'autres mots, nous cherchons à expliquer comment le vécu de guerre (extérieur) de ces enfants a-t-il été intériorisé et quels en sont les effets au niveau identitaire (intérieur).

1.5 Question de recherche

La question suivante a servi de point de départ à notre recherche : Selon la vision subjective que les enfants soldats nous donnent d'eux-mêmes lors de leur démobilisation, de quelle façon et à quel point leur vécu de guerre est intégré en eux? Nous avons utilisé cette vision subjective d'eux-mêmes comme voie d'accès à un niveau identitaire davantage

inconscient. Dans ce sens, il a été question d'examiner comment leur vécu d'enfant soldat est intégré en eux et de quelle façon cette expérience est introjectée (par exemple : avec culpabilité, fierté, honte, plaisir/déplaisir, de façon érotisée, etc.) ou non intégré (par exemple : vécu oublié, ne peut pas répondre quand on lui demande s'il a déjà tué, etc.). Ce qui nous intéresse est donc de comprendre comment cette intériorisation est vécue par ces enfants lors de leur démobilisation, lorsqu'ils doivent désormais envisager la réinsertion sociale. Outre le comment de l'intégration identitaire de leur vécu, il a également été question d'examiner à quel point ce vécu est intégré en eux. Grâce à des entrevues de type associatif et une analyse qualitative, nous avons recueilli le matériel qui nous a permis une ouverture vers d'autres questions plus spécifiques. En effet, nous avons pu observer plus précisément le processus identificatoire ayant permis à ces enfants de survivre psychologiquement en tant que soldat et ensuite leur permettant de se réinvestir dans leur famille une fois démobilisés. De plus, nous avons mis en lumière l'utilisation du fantasme de toute-puissance comme protection contre le traumatisme lors des fronts. Ces deux points seront analysés en profondeur dans les articles de la thèse. D'autres thèmes ayant émergé lors de l'analyse, tel que le désengagement identificatoire, seront présentés ultérieurement par la voie d'autres publications.

CHAPITRE II

MÉTHODOLOGIE

2.1 Méthodes qui ont inspiré le modèle développé pour cette thèse

La méthodologie utilisée dans la présente recherche s'inspire de différents modèles de recherches qualitatives adaptés aux concepts psychanalytiques pertinents à l'objet d'étude. Les méthodes qualitatives ont été choisies, car elles sont pertinentes à une exploration en profondeur du vécu subjectif, elles ouvrent la porte à une compréhension et une connaissance de l'intérieur même de l'individu et elles permettent un accès privilégié à l'expérience personnelle (Poupart et *al* 1997). Notre recherche s'intéressant à des phénomènes intrapsychiques, c'est-à-dire à des manifestations inconscientes non visibles « en positif » et non « mesurables » (Brunet, 2009), il nous a fallu mettre en place un modèle de recherche directement inspiré de la théorie et de la technique psychanalytique. Comme le décrivent Laplanche et Pontalis (1967, p.351), la psychanalyse est

une méthode d'investigation consistant essentiellement dans la mise en évidence de la signification inconsciente des paroles, des actions, des productions imaginaires d'un sujet. Cette méthode se fonde principalement sur les libres associations du sujet qui sont le garant de la validité de l'interprétation.

Nous avons ainsi adapté des techniques de la méthode psychanalytique afin d'avoir accès aux processus et contenus dynamiques inconscients liés à l'objet de notre recherche : un nombre important d'entrevues de type associatif, une analyse inférentielle basée sur les théories psychanalytiques et un contrôle de la subjectivité (contre-transfert).

Notamment la méthodologie utilisée dans la thèse inclut les principes de la théorisation ancrée par son approche inductive (c'est-à-dire de préconiser une perspective de découverte plutôt que de vérification d'hypothèses), par ses principes scientifiques comme la

saturation des données ou son processus de vérification continu lors de la cueillette de données (analyse-retour, Brunet, 2009), et par l'analyse par consensus. Les principes du modèle ethnographique ont également inspiré la méthodologie de cette recherche par l'utilisation de l'observation participante et du journal de bord.

Il a donc été question de conjuguer les apports de ces diverses méthodes scientifiquement solides et fiables afin de répondre le plus adéquatement possible à notre question de recherche. Voici donc plus en détails les différentes étapes du modèle retenu pour cette recherche.

2.2 Sujets

2.2.1 Caractéristiques de l'échantillon

Nous avons recruté un échantillon de 22 ex-enfants soldats de sexe masculin d'âge moyen de 16 ans (il faut noter que par l'absence de papiers légaux, l'âge des enfants n'a pu être vérifié. Nous ne pouvons donc assurer une moyenne exacte). Ceux-ci ont tous été enrôlés dans une force armée ou un groupe armé avant l'âge de 18 ans. Ils ont également tous porté les armes lors de leur expérience de guerre, c'est à dire été directement impliqués dans les conflits armés. Les sujets étaient démobilisés depuis moins de deux mois lors des entrevues. Le choix de ne recruter que des garçons s'explique par une volonté d'homogénéité de l'échantillon; les filles soldats ont souvent une expérience militaire différente. Bien qu'elles puissent participer aux fronts comme les garçons, les filles sont parfois « femmes » de chef leur donnant un statut distinct.

2.2.2 Mode de recrutement

Les participants ont été recrutés au Centre de Transit et d'Orientation (CTO) du Bureau pour le Volontariat au Service de l'Enfance et de la Santé (BVES) situé à Bukavu en République Démocratique du Congo. Lors de son arrivée au centre, la chercheuse principale s'est présentée et a expliqué aux enfants son objectif, soit de les connaître mieux à travers

leur propre récit. Elle leur a ensuite proposé de se présenter à elle s'ils étaient intéressés à participer à la recherche. Lors de la première entrevue, les sujets ont reçu les consignes verbales (voir annexe 1) et signé le formulaire de consentement (voir annexe 2). Les sujets ont donc participé sur une base totalement volontaire. Bien que tous les enfants étaient les bienvenus à venir parler, seules les entrevues des 22 enfants ayant satisfait aux critères d'inclusion (sexe masculin, moins de 18 ans lors du recrutement militaire, démobilisation depuis moins de deux mois, port de l'arme) ont été analysées. Toutes les entrevues ont été effectuées dans le bureau principal du centre. Lors des entrevues, les enfants ne devaient pas être sous l'effet de substances psychotropes. Les intervenants sur place ont servi d'interprètes lorsque l'enfant ne parlait pas français.

2.2.3 Le centre de Transit et d'Orientation

La collecte de données a été effectuée au Centre de Transit et d'Orientation (CTO) pour les enfants soldats démobilisés des groupes armés dans la province du Sud-Kivu, au centre-ville de Bukavu en République Démocratique du Congo. Ce centre a été créé par le Bureau pour le Volontariat au service des Enfants et de la Santé (BVES) : une Organisation Non Gouvernementale congolaise constituée d'une équipe multidisciplinaire visant la promotion, la protection et la défense des droits fondamentaux des enfants affectés par la pauvreté ou par les conflits armés. Ce centre accueille des enfants soldats dans le cadre du programme de Désarmement, Démobilisation et Réinsertion (DDR) mis en place par le gouvernement du pays. Concrètement, le centre, en collaboration avec l'UNICEF et la MONUC (Mission des Nations Unies en RDC), identifie et récupère les enfants directement dans les camps militaires. Il assure ensuite la prise en charge, l'accompagnement psychosocial, les soins de santé, la remise à niveau scolaire, la réunification familiale et le suivi de la réinsertion afin de faciliter le retour de ces enfants dans la vie civile. Une dizaine de volontaires congolais, appelés « encadreur », se relaient jours et nuits, 7 jours sur 7 afin de rendre possible la mission de Murhabazi Namegabe, directeur et fondateur de cette ONG; le retour durable de ces enfants dans leur communauté.

La chercheuse principale a séjourné au centre douze semaines, soit du 20 mai au 9 août 2007.

2.3 Méthodes de cueillette des données

2.3.1 Entrevues semi-dirigées de mode associatif

L'entrevue semi-dirigée ou semi-structurée est probablement le type d'entrevue le plus fréquemment utilisé lorsque la collecte vise des données qualitatives (Mayer et al, 2000). Elle permet d'offrir une liberté d'expression importante au répondant tout en déterminant préalablement certains thèmes qu'il faudra aborder. Les entrevues de type associatif sont inspirées des techniques d'entrevues psychanalytiques et favorisent ainsi l'expression libre du sujet, lui permettant de se raconter, de se décrire sans la restriction imposée par des questions fermées. De plus, ce type d'entrevue établit un rapport suffisamment respectueux entre l'intervieweur et l'interviewé pour que ce dernier ne se sente pas, comme dans un interrogatoire, contraint de donner des informations qu'il n'est pas prêt à donner (Blanchet, Gotman, 1992). Les entrevues sont donc réalisées dans un dispositif d'écoute et de respect des limites des sujets tout en s'assurant pouvoir aborder les thèmes établis à l'avance. Le modèle élaboratif associatif permet une plus grande validité dans l'objectif d'atteindre le vécu spécifique de l'individu (Brunet, 1998) et a été privilégié plutôt qu'un modèle fait de questions directes, dirigées ou de questions inductives. Le modèle associatif implique que le chercheur ne dirige pas le discours du sujet par des questions mais tente plutôt de soutenir un discours associatif en utilisant des relances associatives, des soutiens, en reprenant des mots ou des expressions utilisés par le sujet pour l'aider à relancer sa pensée, à souligner les points de condensation ou les manques dans le discours.

2.3.1.1 Paramètres de l'entrevue

Il s'agit d'entrevues semi-dirigées dont seuls la question principale et les grands thèmes à aborder ont été déterminés à l'avance. Selon les réponses et le discours des sujets, la chercheuse a posé des questions élaboratives et ses interventions ont été davantage des relances associatives pour permettre au sujet d'aller plus loin dans son discours, avec une

induction minimale de la part de l'interviewer. Ainsi, lors de l'entrevue, afin de laisser la possibilité à l'émergence de toutes données pertinentes, la chercheuse ne devait pas orienter le discours du sujet, mais plutôt suivre celui-ci et tenter de l'approfondir par des relances associatives. La chercheuse devait laisser le temps à l'enfant de répondre, les silences étaient alors parfois de mise afin de ne pas interrompre le sujet dans ses associations d'idées. Selon le déroulement de l'entretien, les questions pouvaient devenir plus précises afin de s'assurer que les principaux thèmes étaient abordés. Le modèle est donc ouvert, semi-dirigé et associatif.

Cette question a été posée en début d'entrevue : « Parle-moi de toi, dis-moi qui tu es? ». Il faut noter qu'avant de poser cette question, il a été nécessaire d'établir un lien de confiance entre l'enfant et la chercheuse. Les entrevues ont donc commencé deux semaines après l'arrivée de la chercheuse dans le centre. Ce qui a permis à celle-ci de se familiariser avec les enfants et de s'intégrer dans leurs activités quotidiennes.

Au cours des entrevues, les thèmes suivants ont été abordés :

- perception d'eux-mêmes avant la guerre,
- perception d'eux-mêmes pendant la guerre,
- perception d'eux-mêmes aujourd'hui,
- changements qu'ils ont observés,
- perception d'eux-mêmes dans l'avenir,
- perception des autres (supérieurs militaires, autres soldats, enfants du CTO, encadreurs, directeur, soldats)
- l'arme
- expérience marquante
- ce qu'ils retiennent de leur expérience
- la famille (relation avec père, mère, fratrie).

Bien que les thèmes étaient préétablis, la chercheuse est restée ouverte et à l'écoute de tout contenu qui a émergé lors des entretiens.

Suite à chaque entrevue, la chercheuse transcrivait l'entretien en verbatim afin de faire une première analyse du discours. A cette étape, il s'agissait de relever les thèmes abordés et non abordés afin de raffiner les relances associatives lors de l'entrevue subséquente, ce que nous nommons l'analyse-retour. Comme on peut le constater, le principe de l'analyse-retour, emprunté au modèle de la théorisation ancrée, implique des analyses entre chaque entretiens qui permettront à la fois de raffiner les relances associatives et éventuellement, par le retour, de valider un certain nombre d'inférences. Lorsque tous les thèmes préalablement établis avaient été abordés et que l'enfant n'avait plus rien à rajouter, nous mettions fin aux entretiens avec ce dernier. Dans ce sens, nous voulions assurer une certaine saturation des données. Un enfant seulement a voulu arrêter les entretiens et un autre a quitté le centre avant de répondre à tous les thèmes. Ainsi 78 entretiens avec les 22 sujets sont réparties comme suit : deux enfants ont fait deux entretiens, dix en ont fait trois, sept en ont fait quatre et trois en ont fait cinq. Chaque entrevue avait une durée approximative d'une heure, selon l'enfant interviewé (fatigue, tolérance à rester assis, volonté de parler, etc.). Avec 18 des 22 enfants nous avons dû faire appel aux intervenants locaux lors des entretiens afin de nous servir d'interprète swahili-français. Toutes les entretiens ont été enregistrées sur magnétophone numérique avec l'accord des participants.

2.3.2 Observation participante

L'observation participante se caractérise par le fait que le chercheur s'insère au sein du groupe qu'il étudie et prend part à la vie quotidienne de celui-ci. Non seulement « toute tentative visant à maintenir une position d'extériorité de l'observateur sclérose le processus de recherche », mais le degré de compréhension de la réalité étudiée est fonction de l'engagement personnel de l'observateur (Mayer *et al.* 2000, p.137).

Lors de son séjour sur le terrain, la chercheuse a donc participé à la vie quotidienne des ex-enfants soldats démobilisés présents au centre (repas, activités ménagères, récréatives

et créatives, scolarisation, etc.) et a ainsi observé des comportements qui ne pouvaient être perçus lors des entrevues. Le recours à plusieurs techniques de collecte de données a donc permis la triangulation des données et ainsi d'obtenir une compréhension plus complète de la situation étudiée et donner davantage de force aux observations du chercheur par la concordance des différentes informations (Mayer et *al.* 2000).

2.3.3 Journal de bord

Conjointement à l'observation, une prise de notes rigoureuse est essentielle, d'abord, afin de diminuer le risque d'oubli et des souvenirs imparfaits des faits, mais aussi, comme le mentionnent Mayer et *al.* (2000), parce que l'attention accordée à cette opération influencera de façon déterminante la capacité du chercheur à analyser le matériel. Selon Spicer (2002), la prise de note n'est pas seulement une source d'information importante, « mais elle est probablement encore plus importante du fait qu'elle instille une sorte d'ordonnement de la pensée, requise lorsque l'on est immergé dans un autre cadre culturel que le sien » (p.393).

Outre la prise de notes descriptives, il est important que le chercheur se montre sensible à ses propres attitudes et réactions afin de mesurer leurs influences sur la qualité des données recueillies et l'analyse qui en sera faite (Mayer et *al.*, 2000). Poupart et *al.* (1997) mentionnent que

les cadres interprétatifs et le positionnement psychologique et social des sujets de l'étude comme du chercheur devraient-ils être soigneusement notés et analysés en cours de recherche, en vue d'en arriver à une juste analyse des données recueillies » (p.368).

De plus, ces auteurs ajoutent que de faire abstraction de l'expérience subjective du chercheur revient à la laisser incontrôlée, inconsciente et insidieuse.

Tout au long du séjour sur le terrain, la chercheuse a noté dans un cahier, non pas seulement les comportements observés et la description du milieu, mais aussi ses sentiments, ses impressions et ses émotions ressentis face aux sujets étudiés et à leur environnement. Ses données ont été utilisées lors de l'analyse afin, d'une part, de valider certaines inférences et, d'autre part, de mieux contrôler la subjectivité de la chercheuse. A ce sujet, un travail d'analyse sur la position subjective de la chercheuse a été fait lors de son retour. Il a été

question de travailler cette position comme un contre-transfert pour ainsi pouvoir contrôler davantage cette variable inévitable et l'utiliser en complémentarité avec les données recueillies, c'est-à-dire comme instrument de connaissance (Brunet, 2008).

2.4 Méthodes d'analyse des données

2.4.1 L'analyse thématique

En premier lieu, une analyse thématique verticale, c'est-à-dire sujet par sujet, a été effectuée. Paillé et Muchielli (2008) associent ce type d'analyse à des « procédés de réduction de données » (p, 161). Pour faire ce travail de réduction, le chercheur doit faire appel à des thèmes, c'est-à-dire à la construction d'une représentation synthétique et structurée du contenu analysé. En d'autres mots, cette analyse consiste à traduire un corpus donné en un certain nombre de thèmes représentatifs du contenu et en lien avec la question de recherche.

Selon Paillé et Muchielli (2008), il existe deux fonctions principales à l'analyse thématique. La première en est une de repérage, c'est-à-dire relever tous les thèmes pertinents à la question de recherche à l'intérieur des données recueillies. La deuxième fonction en est une de documentation qui permet de relever l'importance de certains thèmes à l'intérieur de l'ensemble thématique en notant les récurrences, les regroupements, etc.. La marche à suivre pour l'élaboration de thèmes est d'abord de procéder à plusieurs lectures du verbatim en annotant au fur et à mesure ce qui est perçu afin de repérer les points saillants du discours et d'avoir une vue d'ensemble des données à analyser.

Tout au long de l'analyse, la chercheuse principale et son directeur de thèse ont lu ensemble les protocoles phrase par phrase. Il a d'abord été question de constituer une grille d'analyse formée de deux colonnes (une pour les thèmes et l'autre pour les inférences liées à ceux-ci). Lorsque les chercheurs ont débuté l'analyse du premier enfant, il n'y avait aucun thème préétabli. La grille d'analyse était constituée seulement de deux colonnes vides et la possibilité d'ajouter un nombre de lignes indéfini. Tout était donc vierge. Au cours de la lecture, des thèmes se sont définis et développés. Bien que cette analyse se dégage du

discours de l'enfant, un certain niveau d'interprétation, basé sur les concepts psychanalytiques, a lieu et donne corps à la première colonne de la grille d'analyse. Afin de raffiner cette première analyse, la deuxième colonne permet une analyse davantage inférentielle des processus psychiques à l'œuvre pour chaque thème. C'est ici que le discours a été analysé afin d'en inférer un sens latent. Dans cette colonne, il est donc question de développer, de définir et de valider les différents thèmes par la saturation, la convergence, la répétition et la cohérence des données extraites du verbatim et de l'observation participante. Pour chaque thème et tout au long de la lecture des verbatim, les chercheurs ont donc émis des inférences afin de dégager les processus psychiques à l'œuvre. Les analyses thématiques et inférentielles sont donc liées et en mouvement lors de tout le processus. Les thèmes, mis en place lors de l'analyse verticale, étaient donc sujet à changer et à se raffiner lors de l'analyse horizontale, c'est-à-dire lorsque les données de tous les sujets ont été réunies. La grille n'est donc pas une grille fermée avec des thèmes déjà établis, mais plutôt une grille ouverte et dynamique qui se modifie tout au long de l'analyse verticale. Il s'agit donc ici d'un modèle d'analyse dynamique tant au niveau des thèmes que des inférences, c'est-à-dire que tout au long de la lecture du verbatim, les deux colonnes se sont raffinées et ont progressé.

Après avoir pris une certaine forme suite à l'analyse du premier sujet, la grille a ensuite été réutilisée pour le participant suivant où seuls les thèmes ont été gardés sans les inférences qui les validaient. Certains thèmes se retrouvaient chez le sujet suivant, ils ont donc été élaborés selon les propos de ce dernier dans la deuxième colonne. Les thèmes non abordés sont restés sans inférences et les nouveaux thèmes qui n'avaient pas été abordés par le sujet précédent ont été rajoutés et élaborés dans la deuxième colonne. Et ainsi de suite pour le reste de l'échantillon.

Le processus de l'analyse a été effectué par consensus plutôt que par accord inter-juges, c'est-à-dire que la mise en place des thèmes et des inférences repose sur l'accord des deux chercheurs, qui ont ensemble analysé tout le contenu des verbatim.

Pour chaque sujet, un travail de synthèse a été effectué, c'est-à-dire, un regroupement des thèmes semblables intra-sujets afin de les renommer et d'en faire une analyse plus fine et plus complexe et en développer ainsi des catégories conceptualisantes.

2.4.2 Les catégories conceptualisantes

Comme le mentionnent Paillé et Mucchielli (2008, p.234), l'analyse par catégories est

une intention d'analyse dépassant la stricte synthèse du contenu du matériau analysé et tentant d'accéder directement au sens, et l'utilisation, à cette fin, d'annotation traduisant la compréhension à laquelle arrive l'analyste.

La catégorie consiste ainsi à aller bien au-delà de la simple annotation descriptive, « elle est l'analyse, la conceptualisation mise en forme, la théorisation en progression » (Paillé et Mucchielli, 2008, p.233). Une catégorie tente d'aller au-delà du contenu en accédant directement au sens de celui-ci. Il faut alors sortir de la logique classique de l'analyse de contenu, non plus rassembler un groupe d'éléments, mais « évoquer un phénomène », nommer directement l'expérience manifeste ou latente du sujet étudié.

En plus de valider les thèmes en place, cette analyse rend possible leur regroupement et ainsi la possibilité de faire émerger des catégories conceptualisantes ayant évolué selon les inférences. Après avoir regroupé les thèmes intra-sujets similaires en catégories (analyse verticale), il a été question de faire ressortir les catégories les plus fréquemment abordées chez tous les sujets étudiés (inter-sujet/analyse horizontale). Par exemple comme nous le verrons plus loin, les thèmes « Trois périodes identitaires », « Changement d'identité » et « Je Deviens » ont été fusionnés en une catégorie et renommés « cheminement identitaire clivé ». Cette catégorie s'étant retrouvée chez la majorité des sujets analysés (analyse horizontale), a été ainsi définie de façon plus générale et a servi à l'élaboration d'une théorisation.

2.4.3 Le travail de théorisation

Pour cette dernière étape de « théorisation », nous avons fait des regroupements dynamiques des catégories conceptualisantes pour créer des modèles théoriques explicatifs des liens entre divers points ressortis lors des analyses verticales et horizontales. Ainsi, il a été possible de créer des modèles qui ont permis la mise en place de théories. Par exemple, les catégories « cheminement identitaire clivé », « identification à l'agresseur », «

appropriation subjective » et « faille de la mentalisation » ont permis de proposer un modèle de « cheminement psychique et transformation identitaire » chez l'enfant soldat.

2.4.4 L'utilisation des données de l'observation participante

Tout au long de l'analyse, nous avons utilisé comme données l'information apportée par la chercheuse tirée de son vécu sur le terrain et de son journal de bord. Ces données ont servi à enrichir et valider l'analyse et à obtenir une plus grande convergence et saturation des données. En effet,

la triangulation de diverses sources de données et des diverses perspectives, du côté tant des sujets étudiés que des chercheurs, constitue un autre moyen de s'assurer de l'objectivité, c'est-à-dire de la justesse des données (Poupart et *al.* 1997, p.371).

CHAPITRE III

ARTICLE I

Le vécu des enfants soldats. Cheminement psychique et transformations identitaires

Daxhelet Marie-Laure

Brunet Louis

Université du Québec à Montréal

Résumé:

Afin de mieux comprendre les enjeux et les remaniements psychiques opérant chez des enfants qui ont fait la guerre, l'auteure principale a séjourné trois mois dans un centre de réinsertion pour enfants soldats à Bukavu en République démocratique du Congo. Les analyses, issues de 78 entrevues effectuées auprès de 22 enfants et d'un processus d'observation participante, montrent les conséquences de deux crises identitaires importantes : celle de l'adhésion à l'armée faite de déni et d'identification à l'agresseur et celle de la démobilisation nécessitant le réaménagement de ces identifications. Lors de leur expérience militaire, ces enfants ont dû effectuer une coupure avec leur passé et leur propre identité en idéalisant et s'identifiant à la position de militaire. Ce processus semble avoir permis aux enfants de « s'absenter » ou de nier des vécus angoissants et ainsi d'éviter le traumatisme. Lors de la démobilisation, l'identité de soldat s'estompe au profit d'un réinvestissement massif de leur passé.

Mots clés:

Enfants-soldats, appropriation subjective, identification à l'agresseur

Introduction

Des enfants sont actuellement utilisés comme soldats dans 57 groupes armés à travers le monde (Conseil de sécurité de Nations Unies, 2010). Ces petits militaires que nous appelons *enfants soldats* sont des combattants redoutables faisant preuve d'une agressivité démesurée. En guise d'initiation militaire, les enfants soldats sont contraints de piller des villages (parfois les leurs), de violer, de torturer et de tuer sous la menace de mort exercée par les chefs de guerre. Ensuite, ces gestes, ils les répètent volontairement de façon quasi quotidienne dans leur nouvelle vie de soldat. Outre ces comportements violents, ces enfants subissent des sévices graves d'ordre physique, sexuel et psychologique. Il est alors légitime de se demander comment des enfants peuvent arriver à tuer, même des membres de leur propre famille? Comment peuvent-ils survivre psychiquement à de telles violences subies et comment ces enfants supportent-ils le poids de cette violence extrême commise lors de leur expérience de guerre? Peuvent-ils sortir indemnes ou du moins inchangés psychologiquement d'un vécu quotidien fait de meurtres et de viols? Comment arriveront-ils à survivre à ce passé de violence et de tuerie une fois démobilisés? Peu d'études se sont penchées sur les répercussions psychologiques de telles expériences extrêmes chez des enfants soldats. Pourtant cette compréhension est essentielle si nous voulons aider ces enfants à sortir de cet univers extrême sans trop de conséquences psychologiques néfastes. Il apparaît alors important de comprendre comment ils ont vécu ces situations extrêmes, comment ils se sont appropriés subjectivement cette violence et quels sont leurs enjeux psychologiques et notamment identitaires, une fois démobilisés de l'armée.

Afin de répondre à ces questions, l'auteure principale a séjourné trois mois dans un centre de démobilisation pour enfants soldats à Bukavu dans l'est de la République démocratique du Congo². Ce centre, dit de transit, accueille les enfants lorsqu'ils sont retirés des groupes armés jusqu'à leur réintégration familiale. Des intervenants locaux assurent sur place la prise en charge, l'accompagnement psychosocial, les soins de santé, la remise à

² Les auteurs tiennent à remercier Monsieur Murhabazi Mamegabe, directeur du Centre de Transit et d'Orientation (CTO) et du Bureau pour le Volontariat au Service de l'Enfance et de la Santé (BVES) pour sa précieuse collaboration.

niveau scolaire et la réunification familiale afin de faciliter le retour de ces enfants dans la vie civile. Les enfants transitent dans ce centre en moyenne trois mois. Au moment de notre passage, plus d'une centaine d'enfants séjournèrent dans le centre.

En plus de l'expérience de l'observation participante, 78 entretiens ont été effectués auprès de 22 ex-enfants soldats. A partir de ces entrevues et de l'expérience de vie de trois mois avec eux, ce texte tente de rendre compte des répercussions psychologiques du vécu de violence et d'angoisse chez ces enfants. Cet article n'abordera pas la totalité des analyses, il se penchera exclusivement sur le processus dynamique affectant les remaniements de leur identité. Nous tenterons de montrer comment ces enfants ont dû utiliser des mécanismes psychologiques extrêmement coûteux afin de « survivre psychologiquement » à leur expérience de guerre. Nous verrons finalement ce que deviennent ces enfants au plan psychique et identitaire lorsqu'ils sont retirés des groupes armés.

L'existence de trois périodes clivées

D'emblée, les entrevues avec les ex-enfants soldats montrent l'existence de deux blessures psychiques importantes. D'abord, une première, lorsque l'enfant quitte sa famille pour se retrouver dans l'armée et ensuite, une deuxième, lorsqu'il sort de l'armée et devient un « démobilisé ». Ces deux ruptures identitaires semblent expliquer l'existence d'une représentation subjective de trois temps bien distincts et clivés entourant leur expérience de guerre. Les enfants se perçoivent ainsi très différemment selon qu'ils se décrivent avant la période militaire, période en général perçue comme un « paradis perdu » ; selon qu'ils décrivent la crise identitaire intense qu'ils ont vécue comme enfant soldat lors de « l'expérience militaire », ou selon qu'ils décrivent la nouvelle crise identitaire correspondant à la « démobilisation ». Sur ce dernier point, alors que l'on pourrait être porté à penser que ces enfants doivent être soulagés et vivre une période de retour au calme et à l'équilibre, nous verrons que la démobilisation est à nouveau vécue comme une crise identitaire pénible les obligeant à un nouveau réaménagement psychique.

Bien qu'il s'agisse de trois temps chronologiques pour ces enfants (avant l'armée, pendant l'armée et après l'armée), leur compréhension ne peut être abordée que par l'analyse de ce que ces derniers perçoivent comme le deuxième temps : la période durant laquelle ils étaient enfants soldats. En effet, c'est cette période de crise extrême qui influence l'organisation subjective de leur vécu et qui est à l'origine de l'émergence des mécanismes de défense qui marquent leur organisation psychique. Notre analyse et ce texte ne conçoivent donc pas ces trois temps comme constituant une suite logique linéaire, mais les conçoivent comme une construction dynamique et subjective de leur vécu découlant de la réorganisation psychique provoquée par la période traumatique où ils étaient militaires. C'est pourquoi, dans cet article, ces périodes seront présentées comme un processus dynamique de remaniement identitaire.

C'est lors de leur expérience militaire, cette période extrême de grande désorganisation psychique, que les enfants se voient dans l'obligation de faire appel à des mécanismes de défense extrêmement coûteux afin de survivre psychologiquement, ce qui les transformera profondément. Afin de bien dépeindre la trajectoire de ce processus dynamique, nous présenterons les mécanismes psychiques en question et leurs impacts identitaires, d'abord en rapportant le discours des enfants et ensuite en y joignant une analyse.

L'entrée dans l'armée

Le déni du passé

Lorsque ces ex-enfants soldats nous décrivent leur période dans l'armée, ils nous relatent à quel point ils devaient alors effectuer un déni massif de leur passé. En effet, ce que nous nommerons « le paradis perdu », la période avant le recrutement, semble devoir être oubliée et niée par les enfants lors de l'expérience militaire. Lorsque ces enfants racontent leur expérience de guerre, ils disent, qu'à ce moment, ils ne pensaient pas à leur famille, oubliaient leur passé, comme s'il n'existait rien avant cette vie militaire ou comme si leur vie avait débuté par cette expérience. Subjectivement tout se passe comme si leur vie d'enfant et leur nouvelle vie de militaire ne pouvaient cohabiter. Par exemple, l'un d'entre eux

dira : « Dans l'armée, je ne me souciais pas de mes souvenirs de mes parents, mes amis, ou d'autres. Je considérais le milieu dans lequel je vivais comme mon milieu d'origine ». D'autres diront à ce sujet : « Lorsqu'on est dans l'armée on a pas le temps de penser à la famille, on ne nous donne pas l'occasion de penser à notre famille », « Je savais aussi que d'aller dans l'armée c'était une détermination qu'on part pour de bon, je n'avais même plus le temps de penser à autre chose et je sentais que c'était ça le bonheur », « Je considérais l'armée comme ma nouvelle famille, je voyais parmi eux des grands frères, des petits frères, des pères et des mères ». Nous constatons ici le début d'un remplacement de la famille et des personnes significatives. Les chefs de guerre semblent renforcer ce mécanisme de déni du passé en les orientant vers de nouveaux repères. Par exemple, lorsque les commandants leur donnent l'arme, ils disent qu'elle est maintenant leur mère et leur père. Un enfant dira en parlant de son arme : « Cette arme c'est ton père, c'est ta mère, c'est ta vie quoi ! ». Les chants de guerre avaient également pour fonction de renforcer ce déni du passé : « Quand on est parti de chez nous, on chantonait une chanson d'un rythme militaire, on dit que c'est pour oublier la famille et c'est comme si vous rentrez dans un autre milieu ».

Nous observons que ce déni de leur passé a des répercussions importantes sur l'identité des enfants, même après la démobilisation. En effet, lorsqu'on demande aux enfants en début d'entrevue de parler d'eux et de dire qui ils sont, la plupart d'entre eux n'élaborent que très peu sur leur vie précédant l'armée. Certains débutent même leur récit en racontant immédiatement leur recrutement militaire. D'autres, répondront être enfants soldats à la question « peux-tu me parler de toi, me dire qui tu es ? ». C'est souvent seulement lorsque la chercheuse aborde le thème de « la vie avant la guerre » qu'ils élaborent davantage sur le sujet. Lors de leur récit libre, ils parlent donc d'emblée de la période militaire, comme si celle-ci correspondait au début de leur vie. Lors de la démobilisation, ils semblent s'identifier de prime abord à ce qu'ils étaient lors de « l'expérience militaire ». En somme, les entrevues laissent croire que pratiquement tout ce qui se rapporte à leur vie avant la mobilisation militaire a été en quelque sorte « oublié », occulté et nié. Pourquoi? Spontanément, un observateur pourrait s'attendre à ce que ces enfants « oublient » leur séjour dans l'armée qui leur a fait vivre des situations et des angoisses extrêmes. Non seulement ce n'est pas le cas, mais il semble que c'est plutôt leur vécu antérieur, leur enfance, qui est occultée.

Pour Freud, le déni est un « mode de défense consistant en un refus par le sujet de reconnaître la réalité d'une perception traumatisante » (Laplanche et Pontalis, 1967, p.115) ou encore « une action psychique consistant à rejeter la réalité d'une perception du fait des significations traumatisantes qu'elle peut comporter » (Penot, dans de Mijolla, 2002, p.442). Ce qui ressort par contre des entrevues avec ces enfants est que le déni de l'enfance n'est pas issu d'une « enfance traumatique », mais vise plutôt à éviter l'effet fragilisant que ce passé heureux provoque chez ces jeunes soldats lorsqu'il surgit en mémoire. Lorsque les enfants deviennent militaires et vivent quotidiennement la mort et l'angoisse, ils se doivent d'occulter les souvenirs de leur passé meilleur afin de pouvoir s'adapter à leur nouvelle réalité. Ne plus penser à leur passé et faire de leur expérience militaire leur unique existence deviennent des solutions pour éviter la nostalgie d'un passé plus heureux et surtout moins angoissant et ainsi ne pas faiblir devant les situations extrêmes auxquelles ils doivent faire face. Afin de mieux renforcer ce déni, les enfants soldats semblent adopter de nouveaux repères identitaires à travers l'appartenance au groupe armé. Devenir militaire et ne plus penser à leur vie d'enfant leur permet ainsi de s'investir totalement dans leur nouveau rôle sans se laisser affaiblir par leur peine et leurs angoisses. Au niveau identitaire, nous observons ici le début d'un processus de modification qui doit débiter par une coupure nette d'avec leur enfance et leur famille.

Bien que ce déni du passé ait été observé chez la plupart des enfants rencontrés, nous constatons cependant que celui-ci n'est pas toujours complet. Un enfant dira par exemple: « Les autres me donnaient du courage et me disaient « reste, tu auras une meilleure vie, il ne faut pas se souvenir de la maison », mais des fois je me souvenais de mes petits frères ». Les récits de ces enfants tendent à montrer que les deux identités, celle de l'enfant et celle du militaire qu'ils deviennent, sont incompatibles psychiquement. Elles doivent en quelque sorte être clivées, car elles ne peuvent être intégrées simultanément. Mais cette identité d'enfant survit, chez certains d'entre eux, dans un endroit caché de leur psyché, endroit qui restera accessible à certains moments de leur expérience militaire.

L'identification à l'agresseur

Bien que le déni du passé soit pour eux un mécanisme protecteur qui permette de mieux s'adapter à la nouvelle réalité de la guerre, ce mécanisme comporte un lourd prix à payer. L'envers de la médaille de ce mécanisme adaptatif semble être une modification identitaire vécue de façon radicale : « Lorsqu'on est militaire tout change, même le raisonnement ça change, vous n'avez même plus une minute pour penser à chez vous ou ce qui a trait à la famille, tout a changé, l'intelligence change, ça perturbe tout dans la tête », « les rwandais nous ont transformé en militaires », « On devient différents ». Ainsi, le mécanisme défensif de déni oblige l'enfant à renoncer à son passé et à une partie de lui-même ce qui est vécu comme une coupure, une brisure ou la perte d'une partie de soi. Cela donne l'impression d'une spirale dans laquelle plus l'enfant adopte cette nouvelle identité, plus il laisse tomber son passé et l'identité s'y rattachant, ce qui l'oblige à s'accrocher davantage à cette nouvelle identité de soldat qui lui est proposée. C'est à partir de ce moment qu'il se transforme d'« enfant » à « soldat ».

Devant cette nécessité dynamique de transformation et devant l'obligation de maîtriser les nouvelles angoisses, un nouvel enjeu psychique se dessine : devenir plutôt que subir. Il s'agit pour ces enfants soldats de développer une nouvelle position psychique dont la fonction est d'éviter la désorganisation mentale et l'effet traumatique que la position de victime impuissante ou d'enfant face à la mort pourraient entraîner. L'identification à l'agresseur avec sa capacité de retournement du passif en actif devient alors un mécanisme privilégié chez ces enfants. Anna Freud a été la première à nommer et à décrire ce mécanisme d'identification à l'agresseur. Selon elle, lorsqu'un individu est confronté à un danger extérieur, il s'identifiera à son agresseur de trois manières possibles : soit en reprenant à son compte l'agression telle quelle, soit en imitant physiquement ou moralement son agresseur, soit en adoptant certains symboles de puissance qui le représentent (A. Freud, 1949). Comme le résumait Casoni et Brunet (2003), deux aspects caractérisent l'identification à l'agresseur soit, le renversement des rôles et le renversement de la position passive (menacé) en une position active (menaçant).

L'enfant qui se retrouve enrôlé dans l'armée est d'emblée victime d'intimidation et de menaces l'obligeant à commettre des actes de violence. On le pousse en quelque sorte

dans une position d'identification à l'agresseur en l'obligeant à infliger lui-même des meurtres, des viols et des agressions de toutes sortes. On l'amène ainsi vers le mécanisme psychologique qui signera son adhésion à la violence comme solution psychologique à l'angoisse. Il est à noter que de nombreux groupes violents ont intuitivement compris la valeur de l'identification à l'agresseur (Casoni et Brunet, 2003): les groupes comme les gangs de rue ou la mafia ne demandent-ils pas de commettre un meurtre ou un crime grave pour être admis, comprenant intuitivement que l'identification à l'agresseur, à travers le geste meurtrier fera basculer l'identité du postulant. Dans le cas des enfants soldats, l'innocence de l'enfance, par l'identification à l'agresseur et ses effets sur le moi idéal (Casoni et Brunet, 2007b) se transforme alors en férocité et en cruauté démesurées qui en feront des militaires redoutables. Devenir un militaire agressif est effectivement indispensable afin de survivre dans leur nouvel environnement de guerre. Voici le récit des enfants qui illustre ce propos : « Lorsqu'on vous donne l'ordre comme ça, vous avez peur, mais vous êtes obligé d'y aller, car si vous refusez on vous tue sur place », « C'est à partir de là que mon cœur a commencé à devenir rebelle, quand je sais qu'il (le commandant) est en train de dormir là et que moi je suis en train de le garder, c'est à partir de là que mon cœur et mes raisonnements ont commencé à devenir très mauvais », « Tu dois tuer même si tu ne veux pas, puisque dans l'armée tu es obligé de tuer, si tu ne tues pas, c'est toi qu'on va tuer », « Je sentais une satisfaction quand je tirais sur l'ennemi et que l'ennemi était en train de détalier, je me sentais bien. », « A ce moment-là quand on est devant un ennemi, on ne peut pas raisonner puisqu'on est devant la mort, donc on doit nécessairement avancer puisqu'on est soit devant la mort ou devant la vie sauve. », « Des fois dans l'armée on nous exige, quand on est devant un adversaire ou dans le combat, de tirer sur tout ce qui bouge, on tire sur les enfants, sur les adultes, les vieux et les jeunes, les civils comme les militaires. », « Au début, on nous donnait de la nourriture, mais on ne nous donnait pas des habits, on ne nous donnait pas de savon, si tu voulais avoir du savon, il fallait partir encore tuer les gens, nous partions encore massacrer les gens pour avoir quelque chose. ».

Bien que ce mécanisme d'identification ait une influence énorme lors de « l'expérience militaire », son émergence peut aussi s'observer avant l'enrôlement. Très souvent, les enfants nous ont dit s'être enrôlés pour passer d'un rôle passif (se faire voler dans leur village) à un rôle actif (protéger ou voler chez les autres), pour renverser leur

sentiment d'impuissance ; « Comme les rwandais nous faisaient souffrir, moi j'ai voulu intervenir et défendre notre pays », « J'ai voulu devenir un militaire parce qu'il y avait déjà un laisser-aller dans mon village, il y avait des FDLR qui venaient tuer les gens, les Maï Maï qui venaient faire de même. Je me suis révolté et j'ai dit que je dois aussi être un militaire », « je pense à notre pays, parce que chez nous on souffrait à cause des milices et c'est ça qui m'a poussé à entrer dans l'armée ». Le sentiment d'impuissance et les sirènes de l'identification à l'agresseur ont pu agir comme un aimant attirant certains enfants vers l'armée; puis, l'identification à l'agresseur a ensuite joué massivement son rôle transformateur à travers les gestes d'agression, meurtres et viols que les enfants devaient commettre.

Appropriation subjective

Bien que l'identification à l'agresseur soit une façon efficace de maîtriser la situation extrême et angoissante de l'armée, on observe chez de nombreux enfants un mouvement supplémentaire d'adhésion, une tentative d'appropriation subjective de « l'expérience militaire » : « quand ils nous ont dit qu'ils nous tueraient si on s'échappait encore, j'ai décidé de rester ... j'ai décidé de ne plus rentrer à la maison », « il y avait beaucoup de souffrances, mais je me suis habitué à dire que je vais rester ici ». Il est intéressant de noter comment l'enfant dit « j'ai décidé » là où de l'extérieur l'observateur croit qu'il s'est plutôt soumis à l'exigence de l'armée. En fait, ces enfants décrivent une forme d'appropriation subjective, vécue dans le cadre de l'identification à l'agresseur décrite précédemment. Afin d'acquérir un certain contrôle sur sa réalité, l'enfant semble devoir s'approprier « subjectivement » l'expérience militaire, se donner à croire qu'il décide de son appartenance et de son sort, ce qui encore une fois le place en position active rassurante : il est alors subjectivement en contrôle de son destin. Ce type d'appropriation subjective, on le voit facilement, renforce secondairement l'identification aux militaires.

On peut comprendre comment cette forme d'appropriation de l'expérience peut permettre de calmer des angoisses qui autrement auraient été de nature traumatique. À travers ce processus, les enfants peuvent se donner au moins une illusion de contrôle sur leur destin

et leur identité. Rencontrée dans plusieurs problématiques archaïques (Brunet, 2005) cette forme d'appropriation permet, par le passage de la position passive à active et souvent à l'aide d'une relative érotisation de l'angoisse, d'éviter la sidération traumatique, et dans le cas de ces enfants de tuer plutôt que d'être tué, dans une solution qui comporte un coût identitaire énorme.

Le besoin de prendre un rôle actif et de s'approprier l'expérience de soldat dans ce contexte de contrainte se remarque dans certains propos comme ceux-ci : « c'était un choix obligé », « Lors de la formation, je me suis senti comme un martyr, parce que j'étais vraiment un solitaire, isolé de ma famille. Je n'avais plus l'espoir de retrouver ma famille. Après la formation, (...) je me suis sacrifié et j'ai dit : « je reste dans les groupes armés parce que je n'ai plus rien à faire », mais je me sentais comme quelqu'un qui est déjà offert à son propre sort et je ne pouvais plus espérer que quelqu'un d'autre puisse venir m'aider », « On nous a amené vers des provinces lointaines, il n'y avait plus moyen de revenir chez nous, j'ai finalement décidé que je devais obéir ».

La démobilisation

Le réinvestissement du passé

L'arrivée dans l'armée oblige donc les enfants soldats à des processus d'identification à l'agresseur et d'appropriation subjective qui transforment leur identité et les disposent à commettre des actes d'une grande violence. D'une certaine façon, ces processus leur sont nécessaires et leur permettent de trouver à la fois une certaine assurance et un sentiment d'identité et d'appartenance. Mais cette nouvelle identité nécessaire à « l'expérience militaire » se trouvera elle-même mise en conflit lors de la démobilisation.

Après avoir dû occulter leur passé pour laisser toute la place psychique à leur identité de soldat lors de « l'expérience militaire », les enfants soldats seront placés devant le défi inverse lors de la période dite de « démobilisation ». Lorsqu'ils se retrouvent au centre de réinsertion, ces enfants arrivent à décrocher de leur identité militaire et à ce moment l'investissement psychique semble alors redirigé vers la famille et vers l'avenir. Bien qu'ils

se définissent d'emblée comme des enfants soldats lorsqu'on leur demande de parler d'eux, nous commençons à comprendre ici que lorsque le retour à la maison est psychologiquement possible, c'est-à-dire lorsque leur vie n'est plus en danger et que l'avenir reprend sens, les représentations militaires disparaissent rapidement pour laisser place à autre chose, tout particulièrement au réinvestissement des objets de la période d'avant l'armée. Comme si cette identité d'enfant soldat n'avait de sens que face aux situations extrêmes de l'armée et n'était qu'en attente d'être remplacée. « L'expérience militaire » est ainsi abandonnée par le retour possible du « paradis perdu ». Toutes leurs pensées sont maintenant tournées vers le retour à la maison. Certains enfants vont même parler d'un « déclic » qui leur a permis de retourner psychologiquement au « paradis perdu », d'autres diront : « J'ai eu comme un rappel qui me disait que j'avais une famille quelque part, que j'avais depuis longtemps oubliée », « C'est quand j'ai remis l'arme, j'ai recommencé à me souvenir de ma famille et je n'ai même plus besoin de me souvenir de l'arme », « Aujourd'hui, je suis tout autre, je pense à la maison, comment rentrer à la maison, reprendre les activités comme tout le monde, reprendre la vie sociale », « Quand je suis arrivé ici, on a commencé à me dire que j'avais une famille, que je pouvais rentrer dans ma famille; c'est à partir de là que j'ai recommencé à penser à ma famille ». Il est intéressant de noter les expressions utilisées dans ces exemples : « un rappel », « j'avais depuis longtemps oublié », « j'ai recommencé à me souvenir », « j'ai recommencé à penser ». Ces formulations tendent à montrer que la nécessité d'occulter les souvenirs et les représentations du passé, de l'enfance et de la famille, bien qu'essentielle pour éviter l'effet traumatique de l'armée, a pu s'estomper lorsque les conditions extrêmes de la période armée ont cessé d'être présentes. La famille et les représentations identitaires liées à celle-ci peuvent alors être réinvesties et le déni de cette identité peut être levé. Cependant le retour de cet investissement se fait avec un certain effet d'effraction comme en témoignent des phrases comme celle-ci : « Depuis que je suis ici, je n'ai pas eu le temps de sommeiller convenablement car je pense toujours à ma famille, chaque nuit je fais des rêves de ma famille parce que ça fait sept ans que je ne l'ai pas vue ».

A partir de ce moment, le futur devient pour la plupart d'entre eux une obsession dans laquelle toute l'angoisse semble se canaliser : « Je suis seulement en train de penser comment je vais rentrer chez moi », « Ma seule préoccupation est de savoir si mes parents sont encore vivants parce que je n'ai pas encore reçu de leurs nouvelles, s'ils sont vivants, ils

doivent se demander si je suis vivant ou si je suis mort. Je crois qu'ils doivent se dire que je suis mort, je pense », « Tout ce que je peux te demander c'est de me montrer ou me conseiller sur ce que je peux faire maintenant pour réintégrer ma vie civile », « Il y a toujours une pensée, une question qui me revient en pensée : comment je vais vivre, qu'est-ce que je vais faire dans la vie et jusqu'à présent je n'ai jamais eu de réponse, ça revient tous les jours ». Autant lors de leur période dans l'armée les enfants soldats avaient dû mettre de côté tout investissement du passé et de l'avenir au prix d'une identification à l'agresseur mutilante, autant, lors de leur démobilisation, les images du passé, de leur avenir et de leur famille font retour massivement, laissant même voir une angoisse de perte qui semble avoir été complètement occultée au temps précédent. En effet, le témoignage des enfants montre que l'évacuation du passé et l'identification à l'agresseur semblaient réussir à éviter nombres d'angoisses dont celle de la mort et de la séparation d'avec leur famille. Maintenant démobilisés, ils retrouvent l'angoisse concernant leur avenir, et diverses angoisses de perte et de mort (« Est-ce que mes parents sont vivants? » « Me croient-ils mort? » « Qu'est-ce que je vais faire lorsque je vais rentrer chez moi? »)

Si une sorte de catastrophe identitaire s'était produite lors de leur mobilisation dans l'armée, leur démobilisation provoque aussi une nouvelle crise. En plus du retour des angoisses liées au passé et à leur famille, cette nouvelle brisure semble les laisser dans une sorte de vide identitaire provoqué par la perte subite de leur statut de soldat et ainsi de l'identité s'y rattachant. N'étant plus officiellement militaires, mais pas encore civils et n'étant plus des enfants, mais pas encore des adultes, ils perdent la sécurité de l'identification à l'agresseur, mais ne retrouvent pas la sécurité du lien familial. Lors de la première rupture identitaire, nous avons vu que les enfants ont rapidement endossé l'identité du militaire afin de ne pas se retrouver dans une crise identitaire avec des affects trop pénibles. Mais lorsqu'on les retire de l'armée et qu'ils se retrouvent dans le centre de démobilisation, les enfants ne savent plus à quoi ou à qui s'identifier ni comment se définir. Ils ont alors besoin de se rattacher à quelque chose et c'est ainsi qu'ils se retournent en souffrance vers le passé, ce passé si bon, mais à la fois si distant. Nous y reviendrons plus loin.

Désinvestissement et dévalorisation de l'armée

Lorsque le retour en famille redevient possible concrètement grâce à la démobilisation et à la réunification familiale qui s'en suit, les enfants peuvent alors se permettre de prendre conscience des points négatifs de leur expérience militaire et de souhaiter désinvestir leur identité de soldat. Auparavant, l'identification à l'agresseur massive évacuait tout doute possible et tout regret quant à leur condition de soldat. Ces enfants réussissaient en quelque sorte à ne plus penser au passé et à adopter l'identité d'un soldat, sans trop d'ambivalence mais bien sûr au détriment de leur liberté de penser. Grâce à une certaine « contenance » leur étant disponible par le biais des intervenants dans le centre de démobilisation, un processus de mentalisation semble alors pouvoir se remobiliser. L'armée perd ainsi son statut clivé et idéalisé et devient même mauvaise à leurs yeux. Voici le récit de quelques enfants à ce sujet : « Avant, dans la vie militaire je croyais que j'allais évoluer, que j'allais devenir un officier et que j'allais gagner quelque chose, mais dès qu'on nous a démobilisés, arrivé ici, on nous a demandé de réfléchir chacun à ce qu'il pense, c'est ainsi que j'ai commencé à réfléchir à mon parcours, j'ai vu que je n'ai rien gagné, j'ai pensé aux amis, j'ai pensé aux parents, j'ai pensé à ma communauté et j'ai pensé que j'étais comme égaré, très loin de mon village, je n'avais plus rien, je ne connaissais plus personne, c'est ainsi que j'ai senti que je devais récupérer mon temps », « Maintenant je vois que l'armée n'est rien devant moi, je trouve que l'armée est une mauvaise chose dans la vie », « Je ne raisonne plus comme je raisonnais avant, parce que je trouve que c'était une vie très difficile, une vie de risque, c'est une vie qui ne peut pas avantager personne », « Je ne sais pas comment je peux expliquer, mais en gros tout ce qu'il y a dans l'armée, tout est mauvais ». Si ces propos montrent l'abandon de la position d'identification à l'agresseur et de l'idéalisation de l'armée qui était dominante avant la démobilisation, il est difficile de dire s'il ne s'agit pas ici que du renversement du clivage plutôt qu'une véritable résolution de celui-ci. En effet, « l'expérience militaire » devenue mauvaise, il est maintenant possible de voir apparaître le « paradis perdu » tout bon, ce qui pourrait bien n'être ici qu'un mouvement de bascule du clivage rejetant alors leur identité de soldat pour tenter de retrouver celle de leur enfance. Ceci laisse croire que l'identification à l'agresseur observée lors de l'expérience militaire, n'aurait eu qu'un effet provisoire au plan identitaire (contrairement par exemple à l'effet de l'identification à l'agresseur chez le criminel d'habitude, Casoni et Brunet, 2007a) et que ce

mécanisme n'aurait rempli sa fonction que durant la période de mobilisation afin de survivre psychologiquement et d'éviter un débordement d'angoisse qui aurait été traumatique. Maintenant que ces enfants ne sont plus en danger, ce mécanisme peut disparaître. Nous pouvons supposer ici que leur identité d'origine, liée à leur enfance, ne fut que temporairement désinvestie au profit de l'identité de soldat lors de leur « expérience militaire ».

Il faut cependant noter que pour quelques enfants surgit au contraire un conflit identitaire qui les contraint à surinvestir, non pas la famille, mais leur identité militaire. En effet, certains recréent dans les enceintes du centre un bataillon avec un chef de groupe; ils se confectionnent des armes avec des bouts de bois et font des parades militaires en chantant les chants de guerre. Ainsi, il ne semble pas facile pour tous d'abandonner cette identité de soldat qui leur avait tant servi, malgré la garantie qu'ils n'auront pas à retourner au combat. L'assurance, sinon la puissance, obtenue par l'identification à l'agresseur ne peut être abandonnée si facilement par tous. Nous avons pu constater que certains enfants gardant cette forte empreinte militaire semblent totalement désubjectivés. En effet, ceux-ci disent avoir perdu le contrôle d'eux-mêmes et être possédés par une force extérieure qui les pousse à commettre de tels actes militaires : « Ces produits (offerts par les chefs de guerre en guise de protection), lorsqu'ils sont dans le corps, ça permet à quelqu'un de ne pas se maîtriser lorsqu'il y a un problème. Lorsqu'on a un problème avec quelqu'un qui veut t'intimider, ce produit ne permet pas qu'on reste calme, ce produit permet à ce qu'on puisse toujours réagir et cette réaction je trouve que c'est bon parce que ça permet de me défouler, si je ne le fais pas je peux même risquer de tomber dans la folie ». Un autre enfant dira : « Auparavant, je n'étais pas comme ça, je n'aimais pas les bagarres, c'est après que j'ai eu cette habitude et pour le moment quand j'entends ce bruit (les bagarres) je me sens vraiment obligé d'aller me bagarrer et au même moment je sens l'esprit (injecté en eux par les « produits ») qui vient et m'oblige d'aller chercher mon couteau, ma lame de rasoir et tout ça, tout ça ». Contrairement aux autres jeunes qui semblent pouvoir se désinvestir de cette identité militaire, ces quelques enfants semblent incapables de renoncer au gain narcissique important qu'elle leur procure. Cette désubjectivation pourrait peut-être s'expliquer par une utilisation extrême de l'identification à l'agresseur afin de pallier à une certaine fragilité psychique et d'éviter un débordement traumatique. Peut-être ces enfants se sont-ils investis davantage que les autres à

cette identité guerrière au détriment de celle de leur enfance. L'identification à l'agresseur aurait, dans ce cas, un effet persistant sur l'identité de ces enfants risquant d'entraver leur réinsertion sociale.

Idéalisation du passé

Au moment des entrevues, les enfants peuvent témoigner d'une période militaire empreinte d'idéalisation et d'identification à l'agresseur tout en présentant à l'occasion un certain regard critique que leur apporte la démobilisation. Lors de ces mêmes entrevues, la période prémilitaire, alors qu'ils étaient dans leur village avec leurs parents, semble elle aussi fortement idéalisée et perçue comme un réel « paradis perdu ». En effet, cette période de leur vie, où ils étaient enfants sous la responsabilité de leurs parents, est perçue a posteriori comme un monde irréprochable. Ils la décrivent comme le « bonheur », « la vie parfaite », alors qu'ils étaient bien nourris et aimés de tous. L'un d'entre eux dit à ce sujet : « J'étais bien avant d'entrer dans l'armée, j'étais très très bien, je ne manquais de rien, même le savon je trouvais facilement, c'est peut-être ici où nous sommes en train de manquer de savon, mais avant l'armée vraiment j'étais très bien », et un autre ajoutera : « Avant l'armée, je vivais bien avec ma famille, d'ailleurs moi j'étais élève, j'étais à l'école, mes parents me payaient les frais et c'était bien ». Ce « paradis perdu » dont ils nous parlent semble cependant quelque peu en décalage de la réalité compte tenu des conditions de vie précaires, tant au niveau économique que sécuritaire, de leur village d'origine. Il semble y avoir un écart important entre la perception subjective d'abondance, de sécurité et de plénitude décrite par la plupart des enfants et la réalité de pauvreté extrême, de pillages constants et d'incertitude face au futur, existant dans cette zone du pays. Suite à leur expérience de guerre où ils ont vécu des privations notoires au niveau alimentaire, sanitaire et évidemment affectif, il est compréhensible d'entendre les enfants parler ainsi de leur passé. Effectivement, les conditions difficiles vécues lors de l'enfance semblent moins importantes que celles vécues lorsqu'ils étaient soldats, surtout si on y ajoute le climat quotidien de violence et de mort qui était leur lot. La vie avant l'armée leur paraît donc parfaite et ils n'aspirent qu'à la retrouver. Cette idéalisation du passé pose cependant question. Ne s'agirait-il pas ici simplement d'un déplacement du clivage suite à l'abandon de la position de l'identification à l'agresseur,

retournement ramenant à l'enfance l'idéalisation qui était dirigée vers l'armée? S'agit-il plutôt d'un surinvestissement massif de l'objet retrouvé, à nouveau accessible, alors que lors de la période militaire tout désir, nostalgie de l'objet primaire ou angoisse de perte d'objet devait être niés et évacués?

Failles de la mentalisation

Bien que ces enfants puissent, lors de la démobilisation, percevoir l'armée de façon plus réaliste, cette prise de conscience semble cependant rester partielle, laissant ainsi voir les traces des mécanismes puissants qu'étaient l'identification à l'agresseur, le clivage et l'idéalisation. La plupart des enfants disent que leurs plus grandes souffrances lors de cette « expérience militaire » étaient le manque de sommeil et de nourriture et non pas la peur de mourir ou la mort de leurs camarades comme il serait logique de le croire. Le récit des enfants nous laisse cependant inférer que ces souffrances n'auraient pas été totalement mentalisées : « Ce qui m'a marqué le plus dans l'armée (...) c'est de tout le temps dormir à l'extérieur, sous la pluie, je me sentais toujours gêné, et je me souviens toujours de ça », « En somme, les difficultés que j'ai vécues dans l'armée c'est d'abord dormir très mal ou pas même dormir, donc passer la nuit sans sommeil quelques fois, il y a aussi une alimentation médiocre, mais surtout c'est de vivre tout le temps sous les ordres de quelqu'un d'autre et l'autre difficulté c'est qu'on a pas d'adresse fixe », « Lorsque j'étais dans l'armée, j'ai beaucoup souffert, je passais tout le temps en train de me mouiller dans la forêt ». Comme nous l'avons vu, l'idéalisation de l'armée et l'identification à l'agresseur semblent avoir permis à ces enfants d'éviter une grande quantité d'angoisse liée à la mort, au danger de mourir ou au malaise de tuer. Il semble que cette occultation ait pu avoir des effets persistants, peut-être en permettant à ces enfants d'éviter quasi totalement de ressentir ces angoisses. Si cela est juste, les angoisses au sujet de la mort n'auraient tout simplement pas été vécues, un peu comme le patient de Winnicott au sujet duquel il écrit : « ... cette chose du passé n'a pas encore eu lieu parce que le patient n'était pas là pour que ça ait lieu en lui » (Winnicott, 1974 p. 212).

La réalité de ces enfants de l'est de la République démocratique du Congo, montre qu'ils ont majoritairement participé à des fronts armés, à des pillages et des tueries. Les jeunes que nous avons interviewés avaient tous vécu ces moments que l'on peut croire traumatisants, mais très peu d'entre eux en parlent comme des expériences marquantes et encore moins traumatisantes. La question se pose alors de l'efficacité des mécanismes psychiques mis en place par ces enfants pour éviter un tel vécu traumatique. Ont-ils réussi à « s'absenter », pour reprendre Winnicott, de l'horreur de tuer et de risquer d'être tué à un point tel qu'ils auraient été exempts de ces angoisses? Si oui, il serait par conséquent illusoire de penser « retrouver » en eux de telles angoisses comme si celles-ci n'avaient été que refoulées. Qu'on utilise le concept de déni ou plutôt le modèle « d'absence » décrit par Winnicott, le processus défensif massif mis en place par ces enfants dans l'armée semble leur avoir permis de ne pas ressentir ni mentaliser des angoisses que l'on suspecte énormes. De plus, l'efficacité de ces mécanismes serait telle que même une fois démobilisés, ces enfants n'auraient pas « conscience » d'avoir fait face à ces angoisses puisqu'elles n'auraient pas été ressenties.

Une explication de ce phénomène serait que les mécanismes massifs de déni et d'absence à soi utilisés lors de cette période de mobilisation auraient empêché une véritable mentalisation des expériences extrêmes et des angoisses devant la mort, le meurtre et le viol. La mentalisation aurait pu être mise hors circuit lors de cette période. Encore ici une nouvelle question se pose : est-ce le vécu d'une angoisse trop importante qui a mis en échec la mentalisation (modèle du trauma) ou l'absence de la mentalisation fait-elle partie du processus défensif même (absence, déni, identification à l'agresseur) mis en place pour ne pas être débordé d'angoisse? Faire face quotidiennement à la mort est un luxe que l'appareil psychique peut difficilement se permettre. Ou bien l'appareil psychique est débordé, comme dans le modèle traumatique, ou il s'organise pour s'absenter et éviter la désorganisation, comme Winnicott l'a proposé.

Un élément pourrait appuyer l'hypothèse de la non mentalisation des angoisses et sa conséquence : nous avons constaté de nombreuses réactions somatiques lors de la « démobilisation » des enfants. Un enfant parlera de son mal de ventre ainsi: « Les infirmières m'ont amené à l'hôpital pour voir un spécialiste, j'ai fait des examens et des

radiographies, mais ils ont rien trouvé, on m'a donné des médicaments, je les ai pris, je sens que ça va un peu mieux, mais que c'est pas tout guéri ». D'autre part plusieurs enfants expriment eux-mêmes certaines difficultés de mentalisation que nous pourrions relier à notre description des défaillances de mentalisation de « l'expérience militaire ». Souvent dans leur récit, nous constatons qu'ils n'arrivent pas à mettre en mots ce qu'ils ont vécu et ils semblent en avoir relativement conscience : « je manque l'expression pour exprimer le sentiment qu'on a devant ces faits ». Certains parlent même d'incapacité à ressentir des émotions face à ce qu'ils vivaient : « parce que mon cœur ne battait plus sous l'émotion, c'est comme si j'étais stabilisé et que mon émotion n'existait plus ». Cette description est éloquent et ne peut que nous rappeler le modèle « d'absence » décrit par Winnicott (1974). Le cœur ne battant plus renvoie évidemment à l'absence de ressenti, et décrit un individu absent à ses propres émotions. Leur vie, leur être semblent donc échapper à ces enfants lors de cette période. « Je suis resté comme celui qui n'est plus là », « Le militaire ne sait même pas où il est et ce qu'il fait, même la voie qu'il suit, le chemin qu'il poursuit ne vient pas de lui ». D'autres ne disent rien, comme si ça n'était jamais arrivé « je ne me rappelle plus de rien... ». L'un d'entre eux comparera son expérience militaire à un film, « c'est comme un film qui passe », comme si une partie de lui observait le reste de lui-même. D'autres extraits appuient cette hypothèse de mentalisation défaillante : « Je ne me rappelle plus de rien », « Je n'ai pas vraiment une histoire ordonnée avec des idées bien agencées parce que c'est une histoire d'un souvenir bizarre, les fronts on ne peut pas savoir comment les expliquer », « Je m'excuse parce que je ne saurais plus relater à propos de la guerre, car ça m'intéresse moins, mais aussi parce que je ne sais pas comment dire la guerre comme une histoire parce que même si je l'ai vécue je n'ai pas pris le temps de bien observer, parce que j'étais dans la danse, mais je ne savais pas trop ce qu'il se passait ».

Introjections de « l'expérience militaire »

Le désir de redevenir « comme avant », de retrouver leur place d'enfant au « paradis perdu » est omniprésent dans le discours de ces ex-enfants soldats : « Je n'ai aucune inquiétude parce que je sais que ça va se passer bien et que je serais comme j'étais avant mon départ dans l'armée... je quitterai chaque matin comme les autres et tout le monde verra que

je reviens de l'école », « je souhaiterais redevenir comme j'étais auparavant, puisque j'étais bon et sage avec tout le monde ». Ces propos décrivent un désir de repartir à neuf, comme s'ils n'avaient pas vécu la période militaire, en effaçant le futur de l'enfant qu'ils étaient. Malgré cette volonté de redevenir cet enfant, ils démontrent une certaine inquiétude concernant leurs différences face aux autres jeunes n'ayant pas fait l'armée. Il semble exister, derrière tout ce désir de retrouver leur « paradis perdu », la conscience qu'ils ne seront plus jamais comme ils étaient avant. Ils se décrivent comme étant maintenant différents, quelque chose les distingue des autres enfants du village. Les enfants diront : « J'ai grandi avec les autres, mais comme moi je viens de faire l'armée, les autres sont restés des civils, moi j'ai maintenant une mentalité de l'armée et eux ils sont des civils et ont cette mentalité de civils, alors parfois quand on sera ensemble, quand je voudrais faire des blagues, à un certain moment on ne va pas se comprendre », « Je dis seulement que je les (enfants du village) dépasse sur quelques points parce que moi j'ai vécu beaucoup de souffrance, je dormais mal, je mangeais mal et aussi j'ai vécu beaucoup de choses qu'ils ne savent pas ». Cette réalité ne semble donc pas leur échapper même s'ils se trompent peut-être quant à ce qui est différent en eux. Bien que les enfants rejettent leur identité de soldats lorsqu'ils sont démobilisés, ils relatent souvent la présence de « quelque chose » en eux, dont ils ne peuvent se défaire et qu'ils ne contrôlent pas. Ceci donne l'impression d'une tare provenant de « l'expérience militaire » qui gênerait le retour du « paradis perdu », comme la présence d'un cancer qui les rongerait à l'intérieur. Voici des extraits d'entrevues décrivant cette idée : « Je vais accepter de souffrir dans moi-même, que ça reste dans moi, mais je ne peux pas dire que les amis sont morts, ça va rester dans moi. Je resterais seulement en train de regretter seulement intérieurement », « je me demande ce que je peux faire pour que ces idées-là, que j'ai apprises pendant 10 ans, car dans ma tête il n'y a que les tactiques de l'armée et tout ça qui m'empêchent d'apprendre autre chose, qu'est-ce que je peux faire pour effacer toutes ces idées et revenir à l'école pour apprendre ce que j'ai raté depuis que je suis dans l'armée? ». Certains enfants expliquent ce qui agit en eux par la présence d'un esprit ou d'une colère incorporés en eux lors de « l'expérience de guerre » et dont ils ne peuvent se débarrasser : « S'il y avait un médicament qui peut me changer que je peux prendre et enlever l'esprit militaire dans moi, je peux le prendre, si on peut changer ça, moi je peux changer », « Si je me bats, je pense que c'est à cause... c'est une colère qui est en moi et c'est pour cela que je

dis que ce n'est pas moi qui provoque les autres, c'est cette colère qui est là depuis que je suis entré dans l'armée ... je ne sais pas après ma colère c'est quand, parce que ma colère ne se termine jamais. Il y a des fois que je me bats avec quelqu'un, je peux me battre le soir et terminer et le matin encore me battre, même si je ne me bats pas, ma colère reste en moi »

Ces propos illustrent un type d'introjection, sous forme d'un corps étranger, de quelque chose appartenant à « l'expérience militaire ». Bien que l'identification à l'agresseur et l'idéalisation de l'armée s'effacent lorsqu'ils retrouvent leur liberté, certains éléments de leur expérience de guerre semblent avoir été introjectés malgré eux. La réalité est que ces enfants ont été des tueurs et des violeurs et cette réalité ne leur échappe pas. Tout être humain lutte pour maintenir sous contrôle les aspects secrètement meurtriers de lui-même, comme Freud (1912, 1939) l'a bien démontré. Habituellement, l'être humain qui ne vit pas de situations extrêmes et qui est soutenu par des objets-environnement suffisamment bons réussit à refouler et à maintenir en respect ces propres aspects violents et inconsciemment homicides de lui-même. Cependant, ces ex-enfants soldats, de par l'identification à l'agresseur et par le fait qu'ils ont réellement agi leurs pulsions et tué, ont eu la preuve de leur dangerosité et de leur « puissance » là où les autres enfants n'y voyaient que des fantasmes qu'ils avaient réussi à contrôler. Cette prise de conscience a peut-être laissé des traces qui font effectivement d'eux des enfants différents. Sans continuer à être des tueurs ou des violeurs, la plupart des enfants rencontrés resteront à tout jamais des ex-enfants soldats.

Conclusion

Les entretiens avec 22 ex-enfants soldats ont permis de mettre en lumière des processus psychiques puissants qui ont semblé déterminer des remaniements identitaires importants et nécessaires. Au cœur de ces processus, se situe la nécessité pour ces enfants de maîtriser des vécus qu'on imagine angoissants : allant de la perte des objets du passé aux meurtres et viols qu'ils doivent commettre, en passant par le risque de mourir eux-mêmes. Afin de s'approprier leur position de militaire, la plupart des enfants doivent occulter leur passé, oublier leur famille et concentrer leurs investissements sur de nouvelles figures qu'ils idéalisent et auxquelles ils s'identifient. L'idéalisation et l'identification à l'agresseur les font

passer du monde de l'enfance à une identité leur permettant de tuer et d'être témoins d'atrocités. Il s'agit souvent pour eux de s'approprier subjectivement ces vécus extrêmes de façon à acquérir une impression de contrôle sur leur destin. Parallèlement, et probablement en raison de ces mécanismes d'appropriation et d'identification, ces enfants semblent être « absents » aux vécus angoissants de la guerre, ce qui semble leur permettre de faire face à l'horreur et d'éviter le traumatisme. Ici une première question se pose : sommes-nous en présence d'une sidération traumatique? La carence de mentalisation est-elle due à un débordement de l'appareil psychique? Ou à l'inverse cette carence de mentalisation est-elle en elle-même un processus défensif permettant d'éviter un débordement d'angoisse?

Par la suite, lors de la démobilisation, l'enfant fait face à une deuxième crise identitaire. Il semble que l'effet des dénis, des identifications à l'agresseur et de l'appropriation subjective de la période armée soit réversible chez la plupart des enfants. Il se met alors en place un désinvestissement de l'armée et la recherche du « paradis perdu » de l'enfance. Mais l'importance accordée ici au « paradis perdu » pourrait être le signe d'un simple renversement du clivage dont l'autre face était l'idéalisation précédente de la vie militaire. Par contre, pour ces enfants, des éléments de l'expérience militaire semblent introjectés et vécus comme un corps étranger dont ils aimeraient se débarrasser. Bien qu'une majorité d'entre eux puissent réinvestir l'avenir et souhaiter revivre comme les autres jeunes de leur communauté, ces ex-enfants soldats, une fois sortis du centre, se solidarisent et se surnomment entre eux les « démob » comme pour souligner qu'ils font bel et bien partie d'une catégorie à part, celle des « démobilisées » de la guerre.

Ces diverses constatations peuvent-elles être utiles aux intervenants des centres de démobilisation qui recueillent ces enfants? S'il est vrai que la plupart de ces enfants ont réussi à « être absents » aux vécus angoissants de la période armée, il est probablement inutile de faire quelque démarche pour emmener ces enfants à prendre conscience d'un supposé vécu traumatique. Il faut plutôt penser aider ces enfants à retrouver les capacités de mentalisation qu'ils ont semblé abandonner pour survivre aux horreurs de la guerre. Dans ce sens, les intervenants auront à « contenir » la violence de ces enfants et à leur apprendre à nommer leurs états émotifs afin qu'ils se les réapproprient. Si les enfants se disent parfois sous l'emprise de forces externes provenant de l'armée les incitant à être violents, il est

important de les aider à reprendre contrôle de leur agressivité. Ainsi un travail de resubjectivation est à faire, c'est-à-dire de les aider à redevenir sujet de leurs émotions, de leurs désirs et de leur vie. D'autre part, l'abandon de l'identification à l'agresseur ne peut sûrement se faire qu'en échange de nouvelles identifications suffisamment satisfaisantes pour le moi et l'idéal du moi. Dans ce sens, la formule qui permet que d'anciens enfants soldats puissent servir de guides dans la démobilisation et la réinsertion de ces enfants est probablement à privilégier. Finalement, le double bouleversement identitaire que vivent ces enfants nécessite de ne pas les laisser trop longtemps dans l'attente, sans projet de vie concret. Comme ces trois mois d'étude l'ont montré, plusieurs enfants ne trouvant pas d'idéal de remplacement, n'arrivent que très mal à abandonner l'identification à l'agresseur et tentent de retourner dans l'armée ou carrément recréent dans la vie civile un simulacre d'armée, avec des armes fictives et une hiérarchie militaire.

En somme, il faut offrir à ces enfants des expériences de vie et un projet qui leur permettra de s'éloigner des sirènes du moi idéal et de l'identification à l'agresseur que leur fournissait leur statut d'enfant soldat.

CHAPITRE IV

ARTICLE 2

La pensée magique comme processus défensif chez les enfants soldats congolais

Daxhelet Marie-Laure

Brunet Louis

Université du Québec à Montréal

Résumé:

Malgré plusieurs efforts de la part de la Communauté internationale pour enrayer le phénomène des enfants soldats, encore des centaines de milliers d'enfants sont contraints à faire la guerre. La littérature démontre chez ces enfants diverses psychopathologies suite à cette expérience militaire, tels que l'anxiété, la dépression et l'état de stress post-traumatique. Cette recherche, menée sur le terrain, tente de mieux comprendre les processus psychiques permettant à ces jeunes militaires de survivre psychologiquement à une expérience de guerre. A cette fin, 78 entrevues effectuées auprès de 22 ex-enfants soldats et des données issues de l'observation participante réalisée pendant trois mois dans un centre de transit pour enfants soldats en République démocratique du Congo, ont été soumises à une analyse qualitative par consensus. Cette analyse démontre un élément spécifique qui semble jouer un rôle protecteur considérable dans l'évitement d'un trauma chez les enfants : l'utilisation de la pensée magique incarnée par l'arme et par ce que les enfants nomment « fétiches ». Cet article explore donc ces deux composantes anti-traumatiques, tente d'en expliquer leur efficacité par l'influence du groupe et du leader et aborde la désobjectivation comme conséquence à l'utilisation de cette pensée magique.

Mots-clés:

Enfants soldats, pensée magique, influence groupale, désobjectivation

Introduction

Des enfants âgés de 14, et même 12 ans, sont couramment utilisés comme soldats dans plusieurs conflits armés à travers le monde. Ils sont non seulement victimes de violence extrême, mais ils sont aussi des acteurs de cette violence. En effet, souvent même en guise d'initiation, les enfants soldats sont contraints de piller des villages (parfois les leurs), de violer, de torturer et de tuer sous la menace de mort exercée par leurs supérieurs. Ces gestes, ils les répéteront ensuite volontairement de façon quotidienne.

On imagine facilement qu'un tel vécu provoque des réactions psychologiques et des modifications identitaires à court et à long terme. En effet, des entrevues effectuées auprès de 22 ex-enfants soldats en République démocratique du Congo ont mis en lumière une série de transformations identitaires importantes chez ces enfants (Daxhelet et Brunet, sous presse). Un premier bouleversement se produit lors de l'entrée dans l'armée. Les enfants doivent alors occulter, « oublier » leur passé, afin d'éviter une trop grande souffrance. Mais lors de la démobilisation, ce déni ne tient plus et oblige les enfants à un nouveau remaniement identitaire. Cependant, après leur démobilisation, ces enfants ne présentent pas, en général, de manifestations d'un état de stress post-traumatique. Comment cela est-il possible? Est-ce que le seul déni du passé peut leur permettre d'éviter un état traumatique? La recherche citée plus haut permet de croire que plusieurs éléments contribuent à maintenir l'équilibre psychologique de ces enfants durant leur période militaire, mais au prix de conséquences négatives importantes sur leur identité (Daxhelet et Brunet, sous presse). Un élément spécifique semble cependant jouer un rôle protecteur considérable dans l'évitement d'un traumatisme chez ces enfants : l'utilisation de la pensée magique et des fétiches. C'est ce que le présent texte propose d'examiner.

La situation des enfants soldats

La définition de l'enfant soldat à laquelle nous nous référons est celle établie en 1997 dans les principes du Cap, lors d'une conférence organisée par l'UNICEF et le Groupe de

travail des ONG sur la Convention relative aux droits de l'enfant. Selon cette définition, un enfant soldat est :

une personne, garçon ou fille, âgée de moins de dix-huit ans qui est membre, de manière volontaire ou forcée, d'une force armée (armée gouvernementale, forces armées nationales) ou d'un groupe armé (junte, armée de libération, faction armée d'un parti politique, milice). Au-delà de la fonction de combattant, un enfant soldat peut être cuisinier, porteur, coursier et toute autre personne accompagnant les groupes armés à l'exception des familles des militaires. Il peut s'agir d'une personne de sexe masculin ou féminin utilisée à des fins sexuelles ou mariée de force. L'enfant soldat n'est donc pas uniquement celui qui porte ou a porté une arme, mais celui qui, de quelque manière, est associé à une entité armée (Principes du Cap, 1997).

Depuis l'entrée en vigueur, en 2002, du Protocole facultatif à la Convention des Nations unies (Haut-commissariat des Nations Unies aux droits de l'homme, 2000) relative aux droits de l'enfant concernant spécifiquement l'implication d'enfants dans les conflits armés, l'âge minimum pour le recrutement militaire obligatoire est passé de 15 ans à 18 ans. Ce Protocole impose également aux États de fixer l'âge minimum pour l'enrôlement volontaire à plus de 15 ans. En 2002, lors de l'entrée en vigueur du Statut de Rome de la Cour pénale internationale (1998), le recrutement d'enfants de moins de 15 ans devient un crime de guerre. Malgré ces lois, 57 groupes et forces armés, répartis dans 14 États à travers le monde, se retrouvent encore en 2010 sur la liste noire des parties recrutant et utilisant des enfants (Conseil de sécurité, 2010).

Bien que l'on retrouve des enfants impliqués dans des conflits armés dans certains pays asiatiques et dans certaines régions d'Amérique latine, d'Europe et du Moyen-Orient, le problème est particulièrement grave sur le continent africain. Notamment, la République démocratique du Congo est régulièrement accusée par les défenseurs des droits humains d'envoyer des enfants sur les lignes de front. Ce pays est dévasté par la guerre civile depuis 1997, année du renversement de Mobutu par Laurent-Désiré Kabila. Aujourd'hui, plusieurs groupes armés rebelles congolais, mais aussi rwandais, ougandais et burundais combattent, surtout dans l'est du pays, dans un but d'exploiter les ressources naturelles et économiques. En marge de ces conflits, de très nombreux civils ont été tués ou déplacés. On estime en 2008 que 5.5 millions de personnes ont trouvé la mort dans ce conflit qualifié du plus meurtrier depuis la deuxième guerre mondiale (Coalition, 2008). En outre, selon la Coalition pour mettre fin à l'utilisation des enfants soldats (2008), toutes les parties impliquées dans les

conflits armés en RDC, qu'elles soient gouvernementales ou non, recrutent et utilisent des enfants dans leurs unités de combat. Un rapport des Nations Unies (2011) fait état de plus de 10 groupes armés, sans compter l'armée gouvernementale et les éléments armés non identifiés, qui recruteraient des enfants dans ce pays.

La recherche sur le terrain

Le présent texte résulte d'une recherche menée dans l'est de la République démocratique du Congo, dans un centre de réinsertion pour enfants soldats³. S'interrogeant sur les réactions psychiques que peut provoquer une expérience guerrière chez des enfants, la chercheuse principale a séjourné trois mois auprès d'ex-enfants soldats. Ce séjour, en plus d'avoir les caractéristiques de l'observation participante, a permis d'obtenir des entrevues semi-dirigées de type associatif auprès de 22 ex-enfants soldats. En fonction des questions de recherche portant sur des organisations intrapsychiques et de la volonté de comprendre le vécu subjectif des sujets observés, la technique d'entrevue s'inspire du modèle associatif-séquentiel de Brunet (1998). Cette méthode permet le surgissement de matériaux et de manifestations préconscients, de faire des inférences à partir du vécu subjectif et donc de mettre en lumière des contenus et des organisations dynamiques préconscients (Brunet, 1998).

Ces entretiens ont été effectués auprès d'enfants de sexe masculin d'âge moyen de 16 ans (il faut noter que par l'absence de papiers légaux, l'âge des enfants est approximatif). Les enfants interviewés ont tous été enrôlés dans une force armée ou un groupe armé avant l'âge de 18 ans. Ils ont également tous porté les armes lors de leur expérience de guerre et ont été directement impliqués dans les conflits armés. Les sujets étaient démobilisés depuis moins de deux mois lors des entrevues. Le choix de ne recruter que des garçons s'explique par une volonté d'homogénéité de l'échantillon; les filles soldats ont souvent une expérience militaire

³ La recherche a été menée au Centre de Transit et d'Orientation (CTO) du Bureau pour le Volontariat au Service de l'Enfance et de la Santé (BVES) situé à Bukavu (sud-kivu) dans l'est de la République Démocratique du Congo.

fort différente. Bien qu'elles puissent participer aux fronts comme les garçons, les filles sont parfois « femmes » de chef, ce qui leur confère un statut distinct. Ainsi 78 entrevues d'une durée approximative d'une heure ont été faites avec les 22 sujets. Pour 18 des 22 enfants nous avons dû faire appel aux intervenants locaux lors des entrevues afin de nous servir d'interprètes swahili-français.

Des analyses rigoureuses sur le modèle du consensus ont été effectuées par les deux auteurs sur l'ensemble du matériel, tant issu de l'observation participante que des 78 entrevues. En premier lieu, une analyse thématique verticale et horizontale a été réalisée. Bien que cette première analyse se dégage du discours de l'enfant, un certain niveau d'interprétation basé sur les concepts psychanalytiques a eu lieu et a donné corps à une première catégorisation dans la grille d'analyse élaborée aux fins de cette recherche. Afin d'affiner cette analyse de discours, une deuxième catégorisation provient d'une analyse inférentielle des processus psychiques à l'œuvre pour chaque thème. C'est ici que le discours a été analysé afin d'en inférer un sens latent. Dans cette deuxième catégorisation, il a donc été question de développer, de définir et de valider les différents thèmes par la saturation, la convergence, la répétition et la cohérence des données extraites du verbatim et de l'observation participante. Ensuite, un travail de synthèse a été effectué pour chaque sujet, c'est-à-dire, un regroupement des thèmes semblables intra-sujets afin de les renommer et d'en faire une analyse plus fine et plus complexe et en développer ainsi des catégories conceptualisantes. Ce travail a pu faire ressortir les catégories partagées chez tous les sujets étudiés (inter-sujet/analyse horizontale). Finalement, la dernière étape d'analyse consiste à la « théorisation ». Des regroupements dynamiques des catégories conceptualisantes ont été réalisés pour créer des modèles théoriques explicatifs des liens entre divers points ressortis lors des analyses verticales et horizontales. Ainsi, il a été possible de créer des modèles qui ont permis la mise en place de théories telles que celle présentée dans ce texte.

La question des symptômes

Certains écrits traitant des conséquences psychologiques de la guerre sur les enfants soldats montrent que ceux-ci peuvent présenter des symptômes associés à des difficultés

psychologiques tels que l'état de stress post traumatique, la dépression et l'anxiété (Derluyn et al., 2004; Kanagaratnam, 2005; Bayer et al., 2007; Okello et al. 2007; Kohrt et al. 2008; Kuwert, 2008; Bissouma et al., 2010; Klasen et al. 2010a, 2010b; Betancourt et al., 2011). Il tombe sous le sens que le fait d'être contraint à tuer et être perpétuellement en danger de mort à un âge aussi précoce puisse engendrer ces types de troubles psychologiques. Bien que l'objectif de notre recherche n'était pas d'inventorier des symptômes, mais plutôt de comprendre les processus psychiques qui les déclenchent, nous avons constaté rapidement que nous ne retrouvions pas, chez la majorité des enfants rencontrés, les manifestations courantes de stress post-traumatique, de dépression ou d'anxiété. Il était possible d'observer chez certains enfants de l'agitation, des problèmes de concentration ou d'autres symptômes, mais notre étude a vite montré que ces enfants ne présentaient pas les réactions typiques décrites dans les recherches citées plus haut. Il était légitime de nous demander pourquoi ces enfants ne réagissaient pas ainsi. Qu'avaient-ils de particulier? Y avait-il quelque chose qui les protégeait d'une réaction traumatique? Ainsi, lorsqu'on leur demandait de nous parler de leurs expériences les plus marquantes de leur vie de soldats, ces enfants évoquaient le manque de nourriture ou de sommeil plutôt que des souvenirs de violences, de morts et de viols. Bien que l'on puisse percevoir une certaine souffrance chez ces enfants, pourquoi celle-ci ne se manifestait pas par les symptômes habituellement décrits suite à un important traumatisme?

Ce texte tente de répondre à ces questions et plus spécifiquement de comprendre les mécanismes psychiques mis en place afin de leur éviter les réactions connues et habituelles suite à un passé que nous pourrions qualifier de potentiellement traumatisant. Dans un premier temps, il sera question d'explorer l'effet protecteur de la pensée magique incarné par les fétiches et l'arme. Ensuite, l'influence du collectif et du gain narcissique sera développée afin d'expliquer pourquoi ces enfants adoptent de telles croyances. Et finalement, la désobjectivation comme conséquence de l'utilisation de cette pensée magique sera discutée.

L'effet protecteur de la pensée magique

Les fétiches

L'étude des 78 entrevues a permis de mettre en lumière des stratégies d'adaptation qui ont profondément changé l'identité de ces enfants (Daxhelet et Brunet, sous presse). Notamment, plutôt que d'être tourmentés par la tristesse, par le sentiment de perte d'objet ou de perte d'identité et d'être envahis d'angoisse, la majorité des enfants détournent leurs investissements de leur passé familial et de leurs objets primaires pour surinvestir la réalité militaire. Ce déni des objets parentaux et familiaux leur évitait notamment la douleur de la perte. Cette adaptation s'accompagne du recours, chez pratiquement tous les enfants, à une forme de pensée magique qui a semblé permettre de réduire considérablement l'angoisse. L'effet protecteur de cette pensée magique s'incarne dans ce que presque tous les ex-enfants soldats ont appelé des « fétiches » lors des entrevues. Suite à l'analyse des entretiens, il est devenu évident que ces fétiches avaient une fonction psychologique de protection contre l'angoisse.

Les caractéristiques des fétiches

Les fétiches sont des objets (colliers, bracelets ou bagues fabriqués en billes de plastique de couleur), des potions, des tatouages ou des scarifications offerts par le chef de guerre aux soldats en guise de protection. Les enfants les décrivent de différentes façons ; parfois comme des médicaments ou des « produits » qu'ils buvaient ou qu'on leur injectait dans la peau, ou parfois comme un « esprit » en eux. Bien que ce soit les chefs qui autorisent la distribution de ces fétiches, ce sont des enfants ayant un statut privilégié, que l'on nomme « médecins », qui les confectionnent, les gardent et les transmettent aux soldats. Ces « médecins » acquièrent leurs connaissances et leurs pouvoirs surnaturels, dont la fabrication des fétiches, d'un autre enfant « médecin ». Plusieurs jours de cérémonies secrètes sont nécessaires à la formation d'un nouveau « féticheur ». Ce qui est de première importance est le fait que ces fétiches participent à un système de croyances cohérent et partagé par tous les membres du groupe armé. Ce système de croyances prétend que ces fétiches, peu importe leur forme, permettent aux soldats qui les portent d'obtenir des pouvoirs surnaturels, tels que disparaître, être impénétrable aux balles et aux couteaux, se téléporter et même devenir immortel. En plus de ces pouvoirs surnaturels, les fétiches permettent aux soldats de ne pas ressentir la peur ou la pitié lors des combats. Pour bénéficier du pouvoir des fétiches, il existe

toutefois des conditions à respecter, dictées par les chefs de guerre. Ces conditions, au nombre incalculable et parfois impossibles à réaliser, telle que de ne jamais enjamber une arme ou un cadavre, doivent absolument être respectées afin que le pouvoir agisse. Une des conditions les plus souvent relatées est l'interdiction d'avoir des relations sexuelles avec une femme avant les affrontements. Si les enfants respectent ces nombreuses conditions imposées, les fétiches sont sensés leur donner une force suprême et l'immortalité lors des combats.

Les fonctions psychologiques des fétiches

Au fil des entrevues, les enfants nous ont donc expliqué qu'ils ne pouvaient tout simplement pas mourir lors des affrontements, car ils étaient protégés par les fétiches. Ils nous disaient même n'avoir jamais eu peur lors des combats. Voici ce que certains jeunes nous ont rapporté à ce sujet : « Ces produits-là, ça permet qu'on soit protégés lorsqu'on est dans les fronts, parce que même si on te tire une balle dessus, ça ne peut pas t'atteindre, même une bombe ça ne peut pas t'atteindre, même un couteau ça ne peut pas pénétrer dans ton corps. C'est à cause de ça qu'on le faisait », « Je me sentais même capable d'attraper l'ennemi avec les mains sans aucune inquiétude », « Quand tu vas aux fronts avec les fétiches, les cartouches ne peuvent pas te blesser, elles tombent à côté de toi, même les balles de roquettes ne nous pénétraient pas », « Oui, ça me protégeait car j'avais vécu un cas, on m'avait jeté une bombe et la bombe m'a jeté comme au niveau de la toilette là-bas et je me suis remis debout et je suis parti et je n'avais pas de problème », « Quand on te donne les fétiches, on te donne les conditions, on te dit que quand tu vas sortir d'ici, tu ne vas pas saluer personne, tu ne dois pas coucher avec une femme, mais si tu abîmes les conditions, quand tu iras aux fronts les cartouches vont te blesser. Quand tu vas aux fronts et que tu n'abîmes pas les conditions, les cartouches ne peuvent pas te blesser ». Ici, bien entendu, les fétiches ne rendaient pas véritablement invulnérables, mais par le soutien d'une croyance groupale (nous le verrons plus loin) ils permettaient l'illusion de l'invulnérabilité. Ces objets, produits ou scarifications ont bien davantage comme objectif de permettre l'illusion de la toute-puissance et d'ainsi éliminer la peur lors des combats que de procurer objectivement cette puissance. On comprend dès lors comment les enfants soldats, tout autant que leurs chefs, désirent croire

au pouvoir des fétiches malgré la réalité des morts qui les entourent. En partageant cette croyance aux fétiches, les soldats peuvent conjurer l'angoisse, éviter la terreur psychique face à la mort et ainsi, par régulation des affects, se protéger d'un traumatisme psychique. Le fétiche acquiert ainsi une fonction économique anti-traumatique.

L'arme

La symbolique de l'arme

Nous avons constaté dans le récit des enfants soldats que les fétiches ne sont pas les seuls objets impliqués dans cette pensée magique de toute-puissance les protégeant d'un traumatisme éventuel. Bien entendu, une arme à feu possède une puissance réelle, puisqu'elle peut donner la mort. Cependant les verbalisations de ces enfants soldats montrent que l'arme est également décrite comme un objet détenant un pouvoir illimité et magique semblable à celui des fétiches. Voici ce qu'un enfant dira lorsqu'on lui demande comment il se sentait avec son arme : « J'étais soldat, c'est comme si un lion entre là où il y a d'autres animaux, ils doivent automatiquement fuir ». D'autres extraits de récit démontrent bien cette idée fantasmatique de toute-puissance attribuée à l'arme: « Lorsqu'on a son arme, on est le plus fort, l'arme nous protège contre tous les dangers, c'est avec ça qu'on se sentait élevés et supérieurs », « J'étais très heureux parce qu'on m'a alors donné l'assurance qu'avec une arme j'étais maintenant capable de protéger tout un pays et que personne ne peut m'approcher pour me tuer ou pour me causer préjudice quand j'ai cette arme, alors j'ai senti que c'était une grande protection », « Selon moi, c'est seulement l'arme qui pouvait nous sauver dans le quartier puisqu'on nous maltraitait beaucoup ». Plusieurs de ces verbalisations ressemblent au sentiment d'invulnérabilité que certains criminels entretiennent en raison de leur arme. Contrairement à un collier-fétiche, l'arme en elle-même possède un pouvoir destructeur, mais l'ensemble des verbalisations des enfants soldats montrent qu'elle acquiert une symbolique supplémentaire participant à l'illusion d'invulnérabilité ; participant donc à une fonction anti-traumatique.

La fonction identitaire de l'arme

Certes, l'arme a une fonction protectrice parce qu'elle est dotée ici à la fois d'un pouvoir réel et d'un pouvoir symbolique absolu. Mais l'arme semble également jouer un rôle identitaire chez ces enfants-soldats. Les jeunes relatent clairement une modification dans la perception d'eux-mêmes au moment où ils reçoivent leur arme: « Lorsqu'on te donne l'arme, on se sent déjà grand, on est alors une grande personne et là on est très bien », « J'ai trouvé que je suis devenu autre », « L'avoir voulait dire que j'étais un vrai militaire, c'était le coup d'envol », « Je devenais plus grand et plus fort que les autres jeunes, même que les adultes de la population civile » « Lors de la formation on nous a dit que l'arme c'est avoir le pays même, celui qui n'a pas d'arme ne peut accéder au pouvoir alors c'est ainsi que vous verrez un militaire avec son arme il changera sa démarche, car il croit que c'est lui qui a la force du pays. Alors c'est ça qui m'a amené aussi à sentir qu'il y avait un changement, que j'étais plus supérieur ». Visiblement les enfants soldats font état d'une identification à l'arme : « je suis devenu un autre » « je devenais plus grand et plus fort ». L'effet psychologique de l'arme dépasse donc sa fonction réelle meurtrière, mais s'amalgame à la fonction du fétiche pour créer une illusion de puissance, de grandiosité et d'invulnérabilité. Dans ce sens, la protection accordée par l'arme n'est pas seulement physique, mais aussi psychique. Dans le cas de l'arme, il semble exister une identification à celle-ci, le soldat acquiert les caractéristiques de l'arme, il devient l'arme. Cette identification permet donc à l'enfant de modifier son identité sur la base de l'illusion de toute-puissance, d'invulnérabilité et de commettre les actes qui s'y relient. L'extrait suivant démontre bien ce propos : « Quand je l'ai eu (l'arme), j'ai vu que moi aussi je commence à faire des choses qui ne sont pas bonnes, j'ai vu que moi aussi je commence à torturer des gens et je pensais toujours à mon village et à comment les milices torturaient les gens au village et que moi aussi j'avais maintenant cette idée ».

De plus, l'extrait précédent montre comment l'identification à l'arme, avec sa composante inconsciente de toute-puissance peut facilement amener un enfant à commettre des gestes comme la torture. Zimbardo (2004) avait déjà montré comment l'identification à la fonction (de gardien de prison) et l'effet groupal pouvait mener à du sadisme. Cet enfant nous montre comment l'identification à un objet (arme ou fétiche) peut faire de même. Par la relation identificatoire à l'arme, en devenant l'arme, l'enfant devient un homme, le civil

devient militaire, mais surtout il acquiert une nouvelle identité dont le fondement secret est l'illusion d'invulnérabilité. Cette illusion d'invulnérabilité nourrie de toutes parts (fétiches, arme, effet groupal que nous verrons plus bas) permet aux enfants soldats de se protéger de l'angoisse de mort et de ce fait du risque d'un traumatisme désorganisant. Ces modifications identitaires semblent même leur permettre de commettre des actes dont la violence dépasse souvent de beaucoup celle perpétrée par les adultes. Pour certains enfants, les modifications identitaires iront même jusqu'à définir leur origine et leur raison d'être : « L'arme c'est ton père, c'est ta mère, c'est ta vie quoi ». « Pour moi, cette arme, je la voyais comme le fondement de ma vie parce que dans l'armée si tu n'as pas cette arme tu n'es pas soldat ».

Influence du collectif et du leader

Deux facteurs pourraient expliquer comment la pensée magique incarnée par les fétiches et l'arme devient si importante aux yeux des jeunes soldats: l'influence du groupe, incluant le chef militaire, et le gain narcissique.

On connaît depuis longtemps l'apport de la dynamique groupale sur les croyances et les attitudes des individus (Freud, 1921; Zimbardo, 2004; Brunet, 2007). Cette influence peut s'exercer de deux façons principales ; d'une part par les rapports idéalisants et identificatoires au leader du groupe (Casoni et Brunet, 2005) et d'autre part par le partage de croyances communes et de fonctions psychiques groupales (Kaes, 1993; Brunet, 2007). Comme il se produit dans les sectes religieuses violentes ou même dans les mouvements de violence de masse (Casoni et Brunet, 2007b), les groupes armés dont font partie ces enfants soldats partagent des croyances collectives dont l'effet se répercute sur l'identité des membres et les désinhibe, leur permettant ainsi de commettre des actes d'une grande violence. Par ces croyances partagées, on peut y voir l'effet de l'influence d'un chef-gourou auquel les enfants sont assujettis. L'influence du chef, qu'il soit gourou ou militaire pourrait être si importante qu'elle entrainerait ce que Chouvier (1999) nomme la relation d'emprise totale. L'enfant serait donc inconsciemment soumis à des croyances implantées en lui par les autorités militaires afin, comme dans tous groupes coercitifs, d'assurer la survie du groupe. Cependant, un autre modèle de cette pression collective prétend plutôt que la relation aux croyances

collectives est beaucoup plus complexe et comprend à la fois le besoin du leader d'assujettir, le besoin du groupe de partager ces croyances et le besoin du sujet même de s'identifier au leader et à la croyance idéalisée (Casoni et Brunet, 2005).

Il semble que chez les enfants soldats que nous avons vus, un processus complexe se mette en place pour contrer l'angoisse et le sentiment d'impuissance, à travers les représentations magiques et idéalisées que sont les fétiches et les armes. L'enfant, à son arrivée dans l'armée, et probablement pour se protéger de l'angoisse et de l'impuissance, est tout à fait désireux de se servir des mythes et croyances que le groupe et le leader mettent à sa disposition. Plutôt que de simplement tenter de contenir sa propre impuissance, l'enfant investira les fétiches et les armes de caractéristiques grandioses, comme le groupe lui propose. Il partagera activement les croyances défensives, et partagera leur effet calmant. Finalement, il introjectera et peut-être même s'identifiera à ces objets puissants, et deviendra subjectivement lui-même puissant, sinon invulnérable. Cette puissance, d'abord projetée collectivement sur les fétiches et les armes par le groupe, est donc réintroduite individuellement dans la psyché de chacun permettant un réinvestissement narcissique pouvant faire contrepoids à l'impuissance. Il s'agit donc à la fois d'un mouvement collectif de projection et de mouvements individuels d'introjections visant à conjurer l'angoisse.

L'enfant qui adhère à ces croyances de toute-puissance s'approprie ainsi cette « grandiosité » ; il devient lui-même immortel et intouchable. Quelques exemples tirés des propos des jeunes ex-soldats démontrent cette appropriation : « Avec ces fétiches, on devenait puissants », « J'avais peur au début, mais après avoir eu tout cela (fétiches), je me sentais très très fort et puissant pour aller me battre ». Un enfant parle du désarmement presque comme une amputation d'un membre qui prolongerait son corps : « Vous, vous avez vos cheveux ici, vous les gardez, vous ne voulez pas qu'on puisse les couper. Si on vient et on coupe ces cheveux, quand le froid passe, vous sentez qu'il y a vraiment quelque chose qui vous manque. Le froid vous atteint alors que quand vous aviez vos cheveux c'était difficile que le froid vous atteigne. Quand j'ai remis mon arme, j'ai senti que quelque chose se diminuait de moi ». En utilisant l'analogie des cheveux, l'enfant montre à quel point l'arme fait partie de lui d'une façon quasi-corporelle. En fait, l'enfant décrit une forme

d'identification à l'arme lui permettant d'acquérir ses qualités de puissance et que la perte de son arme est l'équivalent de la perte d'une partie de soi.

Conséquence de l'utilisation de la pensée magique : la désobjectivation

L'enfant n'arrive pas au monde avec la capacité de différencier clairement ce qui se situe en lui et ce qui se situe hors de lui. Le processus par lequel il y arrive créera non seulement la différenciation dehors-dedans mais amènera celui-ci à connaître et comprendre son propre monde intérieur composé d'émotions et de désirs. Le processus par lequel l'individu s'approprie et devient le « sujet » de ce monde intérieur a été nommé « subjectivation » (Cahn, 2006 ; Roussillon, 2006). L'enfant soldat de notre étude, par l'utilisation de la pensée magique, semble effectuer un cheminement inverse. En déléguant à une entité suprême, autre que lui-même, la capacité et la responsabilité de le protéger, il semble jusqu'à un certain point abandonner la possibilité de prendre en charge ses émotions, ses angoisses et sa propre capacité psychique de les aménager. Cette « désappropriation subjective » semble aussi mettre « hors sujet » d'autres composantes de la personnalité de ces enfants soldats, tout particulièrement le contrôle des pulsions et de la violence. L'emploi de la pensée magique aurait donc comme conséquence une forme de désappropriation subjective chez ces enfants.

Lorsque nous avons rencontré ces enfants, nous avons observé systématiquement qu'ils pouvaient perdre totalement le contrôle de leur agressivité ou de leurs émotions. Cependant, leur façon de ressentir ou de comprendre cette perte de contrôle était en relation étroite avec leurs croyances partagées. Ainsi, ils pouvaient casser des objets, se battre avec les autres enfants du centre, mais ne semblaient pas percevoir cette violence comme leur appartenant. Au contraire, ils accusaient les fétiches de leur imposer ces actes. Plusieurs enfants parlaient même de « l'esprit » du fétiche qui était en eux et qui les contrôlait : « Ma tête n'était pas là vraiment, je n'étais pas présent », « Quand on allait à la guerre, on utilisait ces médicaments, je devenais alors embrouillé, je me retrouvais comme quelqu'un qui est déréglé, comme plus lui-même, sous une certaine pression », « Ces produits, lorsqu'ils sont dans le corps, ça permet à quelqu'un de ne pas se maîtriser lorsqu'il y a un problème avec quelqu'un qui veut t'intimider par exemple, ce produit ne permet pas qu'on reste calme, on

va réagir », « parfois, je sens l'esprit qui vient et m'oblige d'aller chercher mon couteau ou ma lame de rasoir ».

Ces quelques citations décrivent un sentiment d'être absent de soi-même, de ne plus être soi-même, de ne pas pouvoir maîtriser ses propres impulsions et de se sentir obligé de poser des gestes hors de sa volonté. Comme le soulignent les expressions « subjectivation » ou « appropriation subjective » on peut voir ici à travers ces verbalisations, que les enfants ne se sentent pas les « sujets » de leurs actes et de leur violence mais plutôt les « objets » d'entités qui les contrôlèrent. Les fétiches permettent à ces enfants de croire en une entité ayant le pouvoir d'entrer en eux et de les contrôler. Cette croyance fait donc en sorte que leur volonté ne leur semble plus en jeu et qu'ils ne peuvent donc s'approprier leur propre violence. Le fait de se sentir contrôlé de l'intérieur, mais pas par soi-même, renvoie aussi aux descriptions que des auteurs comme Klein (1946) ou Bion (1983) font de l'introjection d'objets puissants et dangereux. Dans ce cas-ci, la motivation à une telle introjection pourrait sûrement s'expliquer par le grand sentiment d'impuissance initial des enfants-soldats. En introjectant un objet (fétiche) puissant, l'enfant soldat espère acquérir cette puissance qui le protégera des risques de mort inhérents à la guerre. Un peu à la manière de l'identification à l'agresseur dans le cas du développement psychique du criminel d'habitude (Casoni et Brunet, 2007a), l'introjection du fétiche remplit une fonction défensive permettant de mieux faire face à ce qui est craint en mettant à l'intérieur du psychisme une imago puissante. Le prix à payer pour cette introjection est cependant une forme de déresponsabilisation et de désobjectivation puisque cette entité introjectée prend maintenant la place de la volonté et du libre arbitre du sujet.

Un individu qui n'est pas « sujet » de ses pulsions et de ses passions ne peut se sentir responsable de ses gestes. Il est remarquable de constater à quel point ces enfants soldats ne peuvent s'approprier ni la violence qu'ils ont subie ni celle qu'ils ont commise. Lors de l'expérience militaire, ce processus de désobjectivation peut sembler fort utile puisqu'il permet de réduire énormément l'angoisse face aux combats. Ses conséquences négatives ne semblent pas importantes à ce moment. Mais c'est lors de la démobilisation que l'introjection des fétiches fait voir sa face négative. D'une solution réductrice d'angoisse ce processus défensif rend alors des enfants soldats prisonniers de leurs fétiches et de leur toute-puissance

tout en leur faisant perdre le sentiment de pouvoir contrôler leur propre destinée. Lors de la démobilisation, la dépendance aux fétiches devient un fardeau pour ces enfants qui doivent maintenant vivre sans violence pour être acceptés dans leur famille. Alors qu'ils doivent reprendre le contrôle de leur vie, qu'on leur demande de choisir ce qu'ils feront une fois dans leur communauté, ces enfants en sont devenus totalement incapables.

Lors de leur entrée au centre de démobilisation, les enfants soldats sont dans l'obligation de remettre tout objet militaire, les armes, la tenue militaire et les fétiches. Bien que la plupart des jeunes du centre disent vouloir se débarrasser des fétiches et de leurs effets devenus mauvais (les rendant agressifs alors qu'ils doivent réapprendre à vivre en société), plusieurs enfants tentent malgré tout de dissimuler leurs objets fétiches afin de pouvoir les conserver avec eux. Même si leur fonction protectrice n'a plus sa raison d'être dans le centre de démobilisation, l'abandon de ces fétiches semble difficile. On observe une ambivalence entre la volonté de retirer l'esprit du fétiche qui est en eux et l'attachement encore perceptible face à leurs colliers, leurs bagues, etc. On peut imaginer que de renoncer à cette force exigerait d'eux d'être capable de faire face à leur propre violence et de s'appropriier la pulsionnalité et la responsabilité qui avaient été mises hors circuit par l'utilisation de fétiches. Il faut se rappeler que l'utilisation des fétiches leur a permis d'éviter la culpabilité des morts qu'ils ont causées. Dans ces conditions il est facile de comprendre que l'abandon des fétiches ou une réappropriation subjective des atrocités commises pourraient faire surgir une culpabilité écrasante.

Tout comme pour les fétiches, la pensée magique qui s'incarne dans l'arme a aussi ses conséquences psychologiques négatives. « Quand j'ai pris l'arme pour la première fois j'ai senti que c'était une assurance et une protection de ma vie, mais ce n'est que plus tard quand j'ai vu les effets de l'arme, comment elle tuait les autres, je me disais : « mais elle risque aussi de me tuer », et j'ai commencé à la détester » : il est intéressant de noter dans cet extrait que l'arme pousse l'enfant, tout comme les fétiches, à une relative désobjectivation de la violence et qu'en retour l'arme devient quasiment un être vivant autonome : « comment elle tuait », « elle risque de me tuer ». D'une façon semblable aux fétiches, l'arme permet de désobjectiver une partie de la violence du jeune soldat. En ressentant que l'arme est un être vivant, autonome et dangereux, plutôt qu'un instrument soumis à la volonté de celui qui le

tient, c'est une délégation de sa propre responsabilité qu'effectue ainsi le jeune soldat, permettant une économie de la conflictualité et évitant sûrement les tabous, interdits et culpabilité reliés habituellement au fait de tuer. C'est l'arme qui tue et non pas lui. L'arme domine ainsi celui qu'elle protège comme un prix à payer. Tout comme avec les fétiches, les effets de cette domination se prolongent au-delà de la période où l'arme protège l'enfant, même lorsque ce dernier ne la possède plus. Ce faisant, la face négative de la désobjectivation est que l'enfant perd le contrôle subjectif de sa violence et de sa pulsionnalité, puisqu'il ne s'en sent plus responsable.

Conclusion

Des entrevues avec 22 ex-enfants soldats ont fait ressortir l'importance dynamique et économique de la pensée magique incarnée notamment dans l'utilisation de fétiches. Sur un plan économique les croyances impliquées semblent avoir permis d'éviter un surcroît d'angoisse et par là d'éviter l'organisation d'une réaction traumatique. Sur le plan dynamique, l'utilisation de fétiches a eu comme conséquence une introjection d'images puissantes qui a eu comme second effet de provoquer une désobjectivation chez ces enfants. On sait que les réactions traumatiques sont des réaménagements dynamiques visant à contrer une quantité d'angoisse débordant la capacité de liaison de l'appareil psychique (Bokanowski, 2002; Roussillon, 2002). L'effet de réduction d'angoisse que procurent les fétiches et leur introjection semble donc avoir réussi à éviter une réaction traumatique chez la plupart de ces enfants.

Cependant, la relation aux fétiches et celle à l'arme semblent se différencier légèrement sur le plan structurel, car l'une semble davantage introjective et l'autre identificatoire. Alors que le soldat semble acquérir les qualités de l'arme et « devenir » l'arme, la relation aux fétiches est légèrement différente : l'enfant soldat se sent « pénétré » et « habité » par un esprit qui le contrôle; d'où la désobjectivation.

Sur un plan inter-subjectif, le fait d'investir de toute-puissance certains objets, comme les fétiches ou l'arme, semble une stratégie groupale fort efficace implantée par les

chefs militaires pour envoyer des enfants aux fronts sans qu'ils se désorganisent psychiquement. Mais encore ici, il faut éviter de simplifier et de croire que tout repose sur la manipulation mentale des enfants par les chefs. La réalité est plus complexe, car l'adhésion aux croyances et à la toute-puissance des fétiches est une « solution » fort utile pour des enfants qui sont ainsi confrontés à des situations extrêmes, à la mort et à la torture.

Comme l'ont déjà démontré Redl (1945) et ensuite Mailloux (1971) par la thérapie de milieu chez de jeunes délinquants, l'utilisation du groupe comme levier thérapeutique est très efficace. En considérant l'importance de l'influence du groupe observée chez les enfants soldats de notre étude, il serait tout à fait approprié de se servir de cette force dans un éventuel travail thérapeutique. Le groupe, cette fois constitué d'un leader visant des valeurs prosociales, pourrait permettre un désinvestissement des croyances liées aux fétiches et à l'arme au profit de leur identité passée et ainsi assurer un accompagnement vers une resubjectivation collective et ensuite individuelle. L'utilisation du groupe au cœur d'un processus thérapeutique de réappropriation subjective pourrait faire l'objet d'une étude future fort utile afin de pouvoir offrir un travail clinique adéquat à ces enfants.

CHAPITRE V

DISCUSSION

5.1 En résumé

Le séjour de trois mois en République démocratique du Congo dans un centre de démobilisation pour enfants soldats a permis d'obtenir énormément de données concernant la vie psychique de ces enfants. Effectivement, les 78 entrevues faites auprès de 22 sujets ainsi que l'observation participante réalisée dans les enceintes d'un centre de transit comptant une centaine d'ex-enfants soldats ont donné accès à un riche éventail d'information sur différents aspects psychologiques. De plus, notre méthode d'analyse, basée sur les principes psychanalytiques, nous a donné accès à des aspects psychiques qui ont été au-delà des visées de la question de recherche. Cette question qui a été établie au début de l'étude (Selon la vision subjective que les enfants soldats nous donnent d'eux-mêmes lors de leur démobilisation, de quelle façon et à quel point leur vécu de guerre est intégré en eux?) a donc servi de point de départ et permis une ouverture de l'écoute qui a laissé place à une abondante émergence de données. Aux fins de circonscrire la thèse présentée ici, deux principaux résultats ont été choisis et développés : le processus de transformation identitaire dès l'enrôlement jusqu'à la démobilisation et le rôle de la pensée magique comme facteur de protection dans l'évitement d'un trauma chez ces enfants.

Le premier article s'est centré sur les processus psychiques qui ont semblé déterminer des remaniements identitaires importants et nécessaires chez les ex-enfants soldats. En effet, nous avons observé des réorganisations identitaires qui semblent avoir permis aux enfants de survivre psychiquement aux deux ruptures auxquelles ils ont fait face; c'est-à-dire le recrutement militaire, lorsqu'ils ont dû renoncer à leur famille pour entrer dans l'armée et la démobilisation lorsqu'ils ont quitté le groupe armé pour redevenir civils. Les mécanismes au cœur de ce processus de changement, lors de l'enrôlement, sont le déni du passé,

l'identification à l'agresseur et l'appropriation subjective. A ce moment, il s'agit souvent pour ces enfants de s'approprier subjectivement les vécus extrêmes de violence (initiation militaire humiliante, pillages de villages, viols, tortures, tueries sous la menace de mort, etc.) de façon à acquérir une impression de contrôle sur leur destin. Parallèlement, il a été observé que ces enfants semblent être « absents » aux vécus angoissants de la guerre. Cette « absence » semble leur avoir permis de faire face à l'horreur et d'éviter le traumatisme. Par la suite, lors de la démobilisation, il semble que l'effet des dénis, des identifications à l'agresseur et de l'appropriation subjective de la période armée ait été réversible chez la plupart des enfants. Il se met alors en place un désinvestissement massif de l'armée et s'en suit une recherche du « paradis perdu » de l'enfance. Ce qui leur permet de réinvestir une éventuelle réinsertion sociale. Malgré ce rejet psychique de leur vécu de guerre, des éléments de l'expérience militaire semblent introjetés et vécus comme un corps étranger dont ils disent vouloir se débarrasser. Bien qu'une majorité d'entre eux puissent réinvestir l'avenir et souhaiter revivre comme les autres jeunes de leur communauté, ces ex-enfants soldats, une fois sortis du centre, se solidarisent comme pour souligner qu'ils font bel et bien partie d'une catégorie à part, celle des « démobilisés » de la guerre. Quelque chose reste donc intériorisé de cette expérience de guerre qui serait caractérisé comme un corps étranger dont ils aimeraient se départir. Ces importants mécanismes qui ont été mobilisés afin de survivre psychiquement engendrent donc des conséquences négatives qui perdurent après leur démobilisation.

En somme, cet article permet de tracer un portrait des processus défensifs, adaptatifs et anti-traumatiques mis en place par ces enfants afin de survivre psychiquement à leur expérience de guerre et à leur démobilisation.

Le deuxième article se consacre à la description et l'explication du recours à une forme de pensée magique qui a pour conséquence la réduction de l'angoisse liée à l'expérience militaire. En effet, nous avons observé l'utilisation d'objets, principalement les fétiches et l'arme, investis d'une toute-puissance permettant l'illusion d'immortalité lors des combats. Ces objets ont la capacité, selon les enfants soldats, de les rendre invincibles. Les analyses démontrent que ces enfants introjectent les attributs de toute-puissance des fétiches, ils les mettent en eux tout en les percevant comme un corps étranger. Pour l'arme, la relation

semble davantage identificatoire ; les enfants soldats acquièrent les qualités de domination de celle-ci. Ils introjectent les fétiches et s'identifient à l'arme, devenant ensuite subjectivement eux-mêmes puissants, sinon invulnérables. C'est en se servant des mythes et croyances de toute-puissance que le leader met à leur disposition et que le groupe partage au sujet de ces objets que les jeunes soldats s'approprient cette puissance et peuvent ainsi conjurer l'angoisse, éviter la terreur psychique face à la mort et ainsi se protéger d'un traumatisme psychique. Le fétiche et l'arme acquièrent donc une fonction anti-traumatique. Les conséquences psychologiques de ce mécanisme défensif puissant se font cependant ressentir lors de la démobilisation. En déléguant à une entité suprême, autre qu'eux-mêmes (fétiches et arme), la capacité et la responsabilité de les protéger, il semble en résulter une désobjectivation. Bien que lors de l'expérience militaire une forme de désobjectivation permette une économie de la conflictualité et évite sûrement les tabous, les interdits et la culpabilité reliés habituellement au fait de tuer, cette « déresponsabilité » de leur violence les empêche par la suite d'être les « sujets » de leur agressivité lors de la démobilisation, ne leur permettant pas la maîtrise d'eux-mêmes. En effet, les enfants semblent rester prisonniers de la puissance des fétiches et de l'arme comme un prix à payer pour la protection reçue. Alors que les enfants doivent reprendre contrôle de leur vie et de leur agressivité afin de revivre dans leur communauté, ils se sentent captifs de ces fétiches et de leur toute-puissance qui agissent encore en eux comme un « esprit » qui les contrôle et les pousse à agir violemment.

Ce deuxième article met particulièrement en lumière l'importance des croyances groupales dans l'évitement d'un traumatisme. En effet, par un processus complexe, l'enfant soldat adhère aux croyances mises en place par les leaders et partagées par le groupe concernant la toute-puissance des fétiches et de l'arme afin de contrer un sentiment d'impuissance et d'éviter ainsi une désorganisation psychique. L'influence du leader et du groupe est donc dans ce cas-ci un ingrédient essentiel à la « recette anti-traumatique ».

5.2 L'apport clinique de cette recherche

Selon les résultats de cette recherche, nous observons une conséquence principale à la mise en place des mécanismes défensifs étudiés ; la désobjectivation. En effet, lorsque les

enfants se retrouvent dans le centre de démobilisation, ils se disent sous l'influence de quelque chose qui appartient au temps de la période militaire. Cette influence décrite par les enfants comme étant négative, les empêche de contrôler leurs réactions face aux événements de leur vie quotidienne désormais composée de règles de civisme. Entre autres, les enfants ne s'approprient plus leur agressivité qui leur semble maintenant être sous l'emprise de cette force extérieure. Dans le cas où l'objectif des centres de démobilisation est la réintégration et la réinsertion de ces enfants dans leur communauté, il est primordial de faire en sorte qu'ils puissent retrouver le contrôle subjectif d'eux-mêmes afin de pouvoir réagir de façon non-agressive lors du retour chez eux.

Sur le plan clinique, il serait alors utile d'aider ces enfants à se « resubjectiver », c'est-à-dire de les aider à redevenir sujet de leurs émotions, de leurs désirs et de leur vie. Il serait question ici de faire en sorte que le Moi reprenne subjectivement possession de « ce qui est en dedans », c'est-à-dire leurs affects, émotions, désirs, pulsions et colère, plutôt que d'attribuer ces derniers à du non-Moi.

De plus, comme les enfants soldats ont dû occulter une grande partie de leur identité passée et des identifications de leur enfance lors de leur mobilisation, afin de mieux s'adapter à la vie militaire, il serait sûrement souhaitable, dans le contexte d'une reprise de la subjectivation, qu'ils puissent retrouver cette identité « perdue ». Il ne s'agirait pas de chercher à forcer un abandon brutal de l'identité militaire mais plutôt de les amener à retrouver en eux les identifications du passé. Ce réinvestissement aurait probablement pour effet un désinvestissement parallèle de l'identité militaire.

Retirer tous les objets militaires (arme, tenue, fétiches, etc.) dès l'arrivée des enfants au centre est certes un acte symbolique de démobilisation, mais considérant l'effet protecteur puissant et persistant de ces objets, il est important de se demander quelles pourraient être les conséquences au niveau psychique. Leur enlever concrètement ces objets ne serait certainement pas une garantie que le processus déssubjectivant serait enrayé. De plus, si les fétiches les préservaient d'un éventuel traumatisme ou d'une certaine culpabilité, leur enlever pourrait occasionner une désorganisation psychique importante. Le fait que certains enfants dissimulent leurs fétiches et omettent volontairement de les remettre signifie un besoin réel de les conserver. Nous pourrions conseiller aux éducateurs de permettre aux enfants qui en

ressentent le besoin, de garder leurs précieux objets en attendant qu'ils les remplacent symboliquement par quelque chose d'autre. Dans ce sens, le travail thérapeutique serait, non pas de les obliger à abandonner ces objets, mais de désinvestir leur dépendance face à ces derniers. Concrètement, il faudrait leur permettre de trouver de nouvelles identifications positives qui remplaceraient l'influence négative des fétiches, comme par exemple d'anciens enfants soldats qui ont repris une vie normale ou des professionnels (avocats, psychologues, médecins, etc.) qu'ils pourraient investir comme mentors. Ou encore, se servir de la force de l'influence du groupe chez ces jeunes pour déplacer l'investissement des fétiches sur le groupe. A travers un groupe soutenu par un encadreur en guise de leader positif et composé de jeunes démobilisés, les ex-soldats pourraient réapprendre ensemble à contrôler leur agressivité, à faire des choix et à prendre des décisions concernant leur vie. Ce nouveau groupe investi pourrait également servir de contenant afin que collectivement ils retrouvent leur identité passée délaissée lors de leur enrôlement.

Le travail proposé ici se base donc sur un modèle identificatoire où les encadreurs, les mentors ou les anciens enfants soldats pourraient faire preuve d'exemple et montrer comment redevenir le sujet et le maître de leurs impulsions et de leur choix de vie. Par ce modèle identificatoire constitué d'individus qui ont réussi socialement ou qui ont repris contrôle de leur vie suite à l'expérience de l'armée, l'objectif est de permettre la reprise de la subjectivation.

Dans ce travail thérapeutique, il est probablement inutile de faire quelque démarche pour emmener ces enfants à prendre conscience d'un supposé vécu traumatique de la période armée alors qu'ils ont réussi à en « être absents ». Il serait alors davantage utile de les orienter vers l'avenir et leur permettre de s'investir dans une nouvelle réalité, celle où ils pourront devenir agriculteurs, commerçants, étudiants, couturiers, etc. Au lieu de revenir sur un passé où ils n'étaient plus « sujet » de leurs agirs et de leur volonté, il serait éventuellement favorable de les guider à trouver eux-mêmes ce qu'ils désirent faire de leur avenir et ainsi les aider à se réapproprier leur vie, tant sociale que psychique.

5.3 Limites de la recherche

5.3.1 Les inférences

Les méthodes d'analyse qualitative sont souvent confrontées à des critiques concernant le manque d'objectivité qu'elles peuvent entraîner. Certes, il existe un risque lorsque le chercheur a recours à des inférences plutôt qu'à des analyses statistiques, mais des balises efficaces permettent de contrôler suffisamment l'éventuelle subjectivité du chercheur. Dans notre étude, nous avons eu recours à une analyse par consensus consistant à valider les inférences par les deux chercheurs impliqués au fur et à mesure de l'analyse. Cette démarche assure ainsi de contrôler une trop grande subjectivité du chercheur en impliquant un tiers expert dans le processus même d'analyse. Les inférences validées ainsi par les deux chercheurs ont également rencontré les exigences des principes de cohérence et de convergence des données par l'analyse de l'observation participante.

5.3.2 La traduction

Faire une recherche dans un contexte culturel différent peut impliquer un biais surtout lorsque l'analyse en est une de discours. Les spécificités culturelles ou régionales dans la façon de s'exprimer sont une réalité qui est parfois difficile à déceler lorsque le chercheur est étranger à la culture qu'il observe. Le recours à des traducteurs ou des interprètes issus de la culture en question est souvent essentiel à une meilleure compréhension de ces distinctions. Dans l'étude présentée ici, les traducteurs n'étaient pas des interprètes professionnels ce qui peut avoir biaisé les données. Par contre, le travail de traduction a été effectué par les encadreurs du centre qui connaissent parfaitement la réalité de ces jeunes et la culture dont ils font partie, ce qui a permis d'aller au-delà d'une simple traduction. En effet, les encadreurs nous ont aidé à comprendre certaines expressions, croyances ou façons de penser qui nous étaient étrangères. De plus, tout au long du processus d'analyse des résultats, nous sommes restés conscients d'un possible biais et avons tenu compte du contexte culturel dont l'échantillon était issu.

5.3.3 La généralisation des données

Nous sommes restés très prudents et n'avons pas considéré notre échantillon comme étant représentatif des enfants soldats à travers le monde. En effet, nos résultats ne sont pas toujours concordants avec ceux trouvés dans la littérature (surtout en ce qui concerne les symptômes de stress post-traumatique). Cela s'explique par le fait que nos sujets proviennent de groupes armés, d'un contexte socio-politique et d'une culture spécifiques. Nos résultats ont donc permis des trouvailles de phénomènes particuliers non négligeables à la compréhension, certes de l'état des enfants observés, mais éventuellement des processus plus larges concernant les vécus traumatiques.

5.4 Pistes à explorer

5.4.1 Concernant les données recueillies

Comme mentionné plus haut, la collecte de données sur le terrain a permis d'obtenir énormément de matériel qui n'a pas été soumis aux analyses. Beaucoup de données recueillies ont donc été mises à l'écart afin de se concentrer sur les deux principaux sujets présentés dans cette thèse. Il est en projet de poursuivre prochainement d'autres analyses et de produire des articles davantage cliniques afin d'approfondir les pistes proposées dans ce travail. Par exemple, il serait question de proposer un modèle de groupe de soutien par lequel ces enfants pourraient s'identifier et développer ensemble des nouvelles stratégies de prise de contrôle de leur agressivité, rencontrant ainsi les objectifs mentionnés précédemment de resubjectivation. Outre l'aspect clinique qui sera développé davantage ultérieurement, l'aspect du désengagement identificatoire, observé lors de l'analyse, pourrait faire l'objet d'un éventuel article.

5.4.2 Autres recherches

Il serait également souhaitable, afin de comparer les processus psychiques mis en place dans les différents contextes de guerre, de poursuivre des recherches auprès de groupes

armés dans d'autres pays à travers le monde. Étudier les ex-enfants soldats dans d'autres contextes culturels, comme l'Amérique latine ou l'Asie pourrait apporter des nuances et des alternatives aux conclusions de notre étude. L'utilisation des fétiches est probablement spécifique aux groupes armés que les enfants de notre recherche ont côtoyés. Il existe certainement d'autres stratégies chez d'autres groupes armés pour influencer les enfants militaires à se battre sans crainte et sans remord. Que sont-elles? Comment sont-elles investies par les jeunes soldats et les effets en sont-ils les mêmes? Il serait également intéressant d'explorer auprès des ex-enfants soldats affichant un état de stress post-traumatique s'ils ont eu ou non recours à de telles stratégies. Si non, comment ces enfants ont-ils intégré leur vécu de guerre et comment s'en sortent-ils une fois démobilisés?

Suite aux propositions faites plus haut concernant la mise sur pied de groupes de soutien visant la resubjectivation, il serait intéressant de pouvoir examiner les effets d'une telle disposition thérapeutique. L'impact et l'efficacité d'une intervention de ce genre pourraient être évalués auprès d'un ou plusieurs groupes composés d'ex-enfants soldats démobilisés dans le centre de transit où a été effectuée notre collecte de données. Il serait alors question de prendre des mesures de plusieurs variables à déterminer (ex: niveau de désubjectivation, capacité à se projeter réalistement dans l'avenir, agressivité, etc.), en prétest et en post-test afin de vérifier la véritable influence du groupe. Cette perspective de recherche aurait comme objectif secondaire de donner aux éducateurs locaux des outils d'intervention précis et ajustés aux besoins des jeunes démobilisés.

En conclusion, ce que nous suggérons avant tout pour les recherches futures est d'aller plus loin que l'observation de symptômes comme le fait la littérature actuelle dans ce domaine, car nous l'avons vu, derrière ces symptômes ou l'absence de ces symptômes, il existe des phénomènes psychiques complexes qui méritent d'être compris. Et selon nous, la mise en place de mesures thérapeutiques adaptées à la spécificité de ces enfants dépend grandement de cette compréhension.

APPENDICE A

CONSIGNES VERBALES AVANT LA PREMIERE ENTREVUE

Bonjour,

Je m'appelle Marie-Laure Daxhelet, je suis étudiante en psychologie à l'Université du Québec à Montréal, au Canada. Je viens vous voir afin de connaître mieux la perception que les enfants soldats ont d'eux-mêmes lors de leur démobilisation et ce dans l'éventualité d'améliorer les volets psychologiques des programmes de réinsertion. Je vous demanderai de me parler de vous lors de rencontres qu'on fera tous les deux. Les rencontres dureront environ une heure. On se verra de trois à six fois et ce dans ce local. Vous avez le choix de venir ou non aux entrevues et vous avez le droit de vous retirer en tout temps et ce, sans avoir à fournir aucune justification et sans aucun préjudice. Bien que les entretiens soient enregistrés, les données sont complètement anonymes. Vous devez signer sur le formulaire de consentement afin de vous protéger en tant que participant volontaire.

Si vous avez d'éventuelles questions ou inquiétudes n'hésitez pas à me consulter en tout temps lors de mon séjour avec vous.

Merci de votre collaboration.

APPENDICE B

FORMULAIRE DE CONSENTEMENT

Date : _____

Jour/ Mois/ Année

Je, soussigné(e) _____, reconnais accepter volontairement de participer aux entrevues réalisées par Marie-Laure Daxhelet, dans le cadre d'une recherche en psychologie sous la supervision du professeur Louis Brunet, département de psychologie, Université du Québec à Montréal (01 514 987-3000 #4834). Les entrevues auront une durée approximative d'une heure et se répéteront de trois à six fois. Ma participation à cette recherche est strictement volontaire, et j'ai le droit de me retirer de l'étude à tout moment sans avoir à fournir aucune justification et sans aucun préjudice. Dans le cas où j'ai des questions ou des inquiétudes je peux m'adresser à Marie-Laure Daxhelet, en tout temps lors de son passage au Centre de Transit et d'Orientation. Cette recherche a pour objectif de connaître les perceptions de soi d'ex-enfants soldats lors de leur démobilisation. Bien que les entrevues soient enregistrées, les informations recueillies demeurent anonymes et ne seront utilisées qu'à des fins de recherche. Lors de la publication des résultats de recherche, aucun nom ne sera jamais mentionné. Par ailleurs, la chercheuse répondra à toutes mes éventuelles questions. Mon tuteur légal conserve une copie de ce formulaire de consentement. Toute plainte peut être adressée au Comité institutionnel d'éthique de la recherche avec des êtres humains de l'UQAM (secrétariat: service de la recherche et de la création, case postale 8888, succursale centre-ville, Montréal, Québec, H3C 3P8 – téléphone: 01 (514) 987-3000 poste 7753).

Nom du tuteur légal : _____

Signature du tuteur légal : _____

Signature du participant : _____

Âge du participant : _____

RÉFÉRENCES

ARTICLES ET MONOGRAPHIES :

- Akhmatova, K. 2001. «Le futur brisé». *Adolescence*, vol. 10, no 2, p. 545-548.
- Badjoko, L. 2005. *J'étais enfant soldat*. Avec la participation de K.Clarens. Paris: Plon.
- Bayer, C-P., Klasen, F. & Adam, H. 2007. «Association of trauma and PTSD symptoms with openness to reconciliation and feelings of revenge among former ugandan and congolese child soldiers». *Journal of the american medical association*, vol. 298, no 5, p. 555-559.
- Betancourt, T-S., Borisova, I-I., de la Soudière, M., & Williamson, J. 2011. «Sierra Leone's child soldiers : War exposures and mental health problems by gender». *Journal of adolescent health*, vol. 49, p. 21-28.
- Bion, W.R. 1983. *Réflexion faite*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Bissouma, A.-C., Te Bonle, D.M., Yeo-Tenena, J.-M.Y, Moke, B.L., Kipre-Koiho, A. 2010. «Profil psychopathologique des enfants associés au combat à l'Ouest de le Côte d'Ivoire». *Neuropsychiatrie de l'enfant et de l'adolescence*, vol. 58, p. 410-415.
- Blanchet, A., Gotman, A. 1992. *L'entretien*. Paris: F. Nathan.
- Bokanowski, T. 2002. «Traumatisme, traumatique, trauma». *Revue française de psychanalyse*, vol. 66, p. 745-757.
- Brunet, L. 1998. «Pour une revalorisation de l'analyse qualitative des instruments projectifs. Une méthode associative-séquentielle». *Bulletin de psychologie*, vol. 51, no 4, p. 459-468.
- Brunet, L. 2005. «Les manifestations de l'archaïque et les fonctions de l'analyste». *Revue canadienne de psychanalyse*, vol. 13, no 1, p. 57-76.
- Brunet, L. 2007. «Violence et appareil psychique groupal». *Topique*, vol. 99, p. 87-95.
- Brunet, L. 2008. «Réflexions sur la validité et la légitimité des méthodes diagnostiques». *Revue québécoise de psychologie*, vol. 29, no 2, p. 29-42.

- Brunet, L. 2009. «La recherche psychanalytique et la recherche sur les thérapeutiques psychanalytiques. Réflexions d'un psychanalyste et chercheur». *Filigrane*, vol 18, no 2, p. 70-85.
- Cahn, R. 2006. «Origines et destins de la subjectivation». In *La subjectivation*, sous la dir. de R. Richard et S. Wainrib (Ed), p. 7-18. Paris: Dunod.
- Casoni, D., Brunet, L. 2003. *La psychocriminologie. Apports psychanalytiques et applications cliniques*. Montréal: Presses de l'Université de Montréal.
- Casoni, D., Brunet, L. 2005. «Processus groupal d'idéalisation et violence sectaire». *Déviance et société*, vol. 29, no 1, p.75-88.
- Casoni, D., Brunet, L. 2007a. «The psychodynamics that lead to violence. Part 1. The case of the chronically violent delinquent». *Canadian Journal of psychoanalysis*, vol. 15, no 1, p. 41-55.
- Casoni, D., Brunet, L. 2007b. «The psychodynamics that lead to violence: Part 2. The case of « ordinary » people involved in mass violence». *Canadian Journal of psychoanalysis*, vol. 15, no 2, p. 261-280.
- Chapleau, P. 2007. *Enfants soldats, victimes ou criminels de guerre?* Monaco: Édition du Rocher.
- Chouvier, B. 1999. «Les avatars de l'idéal : une approche psychanalytique du sectaire». In *Sectes et démocratie*, sous la dir. de F. Champion, et M. Cohen, p. Paris: Le seuil.
- Cohn, I., Goodwill-Gill, G.S. 1994. *Child soldiers. The role of children in armed conflict*. Oxford Press.
- Crocq, L. 1999. *Les traumatismes psychiques de guerre*. Paris: Odile Jacob.
- Daxhelet, M-L., Brunet, L. (sous presse). «Le vécu des enfants soldats. Cheminement psychique et transformations identitaires». *La psychiatrie de l'enfant*, vol. 56, no 1.
- Département de l'information de l'ONU. 2001. «Des soldats redeviennent de simples enfants». *Afrique Relance*. En ligne. vol. 15, no 3. <http://www.un.org/french/ecosocdev/geninfo/afrec/vol15no3/153kidf2.htm>. Consulté le 12 février 2009.
- Derluyn, I., Broekaert, E., Schuyten, G., & De Temmerman, E. 2004. «Post-traumatic stress in former Ugandan child soldiers». *The Lancet*, vol. 363, p. 861-863.
- Ezémbe, F. 2003. *L'enfant africain et ses univers : approches psychologiques et culturelles*. Paris: Éditions Karthala.

- Freud, A. 1936. *Le moi et les mécanismes de défense*. Paris: Presses Universitaires de France, 1949.
- Freud, S. 1912. «Totem et tabou». In *Œuvres complètes*, vol XI, p. 189-385. Paris : Presses Universitaires de France, 1998.
- Freud, S. 1921. «Psychologie des masses et analyse du moi». In *Oeuvres complètes*, vol. XVI, p.1-83. Paris: Presses Universitaires de France, 1991.
- Freud, S. 1939. *L'homme Moïse et la religion monothéiste*. Paris: Gallimard, 1986.
- Honwana, A. 2000. «Innocents et coupables». *Politique africaine*, vol. 80, p. 58-79.
- Houballah, A. 1996. *Le virus de la violence*. Paris: Albin Michel.
- Houballah, A. 2001. «Scène de guerre et fantasmes d'adolescent». *Adolescence*, vol. 19, no 2, p. 493-500.
- Kaes, R. 1993. *Le groupe et le sujet du groupe*. Paris: Dunod.
- Kanagaratnam, P., Raundalen, M., & Asbjornsen, A-E. 2005. «Ideological commitment and posttraumatic stress in former Tamil child soldiers». *Scandinavian journal of psychology*, vol. 46, p. 511-520.
- Klasen, F., Oettingen, G., Daniels, J., Post, M., Hoyer, C., Adam, H. 2010a. «Posttraumatic resilience in former Ugandan child soldiers». *Child development*, vol. 81, no 4, p. 1096-1113.
- Klasen, F., Oettingen, G., Daniels, J., Adam, H. 2010b. «Multiple trauma and mental health in former Ugandan child soldiers». *Journal of traumatic stress*, vol. 23, no 5, p. 573-581.
- Klein, M. 1946. «Notes sur quelques mécanismes schizoïdes». In *Développements de la psychanalyse*, sous la dir. de Klein et al., p.274-300. Paris : Presses Universitaires de France, 1987.
- Kohrt, B.A., Jordans, M.J.D., Tol, W.A., Perera, E., Karki, R., Koirala, S., Upadhaya, N. 2010. «Social ecology of child soldiers: child, family, and community determinants of mental health, psychosocial well-being, and reintegration in Nepal». *Transcultural psychiatry*, vol. 47, no 5, p. 727-753.
- Kuwert, P., Spitzer, C., Rosenthal, J., & Freyberger, H-J. 2008. «Trauma and post-traumatic stress symptoms in former german child soldiers of World War II». *International psychogeriatrics*, vol. 20, no 5, p. 1014, 1018.

- Laplanche, J., & Pontalis, J.B. 1967. *Vocabulaire de psychanalyse*. Paris : Presse universitaire de France, 2002. (3^{ième} édition).
- Mailloux, N. 1971. *Jeunes sans dialogues*. Paris: Fleurus.
- Maqueda, F. 2001. «Captive et soldat, deux figures de l'adolescence dans la guerre civile au Mozambique». *Adolescence*, vol. 19, no 2, p. 479-491.
- Mayer, R., Ouellet, F., Saint-Jacques, M-C., et al. 2000. *Méthodes de recherche en intervention sociale*. Montréal: Gaëtan Morin édition.
- Métraux, J-C. 2001. «De la victime à l'acteur». *Adolescence*, vol. 19, no 2, p. 579-607.
- Mubiri-Pondard, M.-A. 2008. « Les aspects psychologiques chez d'ex-enfants soldats du Burundi». *Archives de pédiatrie*, vol. 15, p. 626-628.
- Okello, J., Onen, T.S., & Musisi, S. 2007. «Psychiatric disorders among war-abducted and non-abducted adolescents in Gulu district, Uganda: a comparative study». *African journal of psychiatry*, vol. 10, p. 225-231.
- Osseiran-Houballah, M. 2001. «Après la guerre, que deviennent les enfants soldats». *Adolescence*, vol. 19, no 2, p. 501-509.
- Osseiran-Houballah, M. 2003. *L'enfant soldat*. Paris: Odile Jacob.
- Paillé, P. & Mucchielli, A. 2008. *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*. 2^{ième} édition. Paris: Armand Collin.
- Penot, B. 2002. «Déni (de réalité)». In *Dictionnaire International de la Psychanalyse*, sous la dir. de A. De Mijolla, p. 442-444. Paris: Hachette Littératures.
- Poupart, J., Deslauriers, J-P., Groulx, L-H., Laperrière, A., Mayer, R. & Pires, A.P. 1997. *La recherche qualitative, enjeux épistémologiques et méthodologiques*. Montréal: Gaëtan Morin édition.
- Redl, F. 1945. «The psychology of gang formation and the treatment of juvenile delinquents». *Psychoanalytic study of the child*, vol. 1, p. 367-377.
- Roussillon, R. 2002. «Jalons et repères de la théorie psychanalytique du traumatisme psychique», *Revue belge de psychanalyse*, vol. 40, p. 25-42.
- Roussillon, R. 2006. «Pluralité de l'appropriation subjective». In *La subjectivation*, sous le dir. de R.Richard et S. Wainrib (Ed), p. 59-80. Paris: Dunod.
- Schmitz, M. 2001. *La guerre, les enfants admis : 300 000 enfants soldats dans le monde : comment combattre ce fléau?* Bruxelles : Éditions complexes.

Spicer, P. 2002. «Les méthodes ethnographiques, la psychanalyse et la recherche sur les interventions précoces». *Devenir*, vol. 14, no 4, p. 389-399.

Winnicott, D.W. 1974. La crainte de l'effondrement, in *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*, p. 205-216. Paris : Gallimard.

Zimbardo, P. G. 2004. A situationist perspective on the psychology of evil: Understanding how good people are transformed into perpetrators. In *The Social Psychology of Good and Evil*, sous la dir. de A. G. Miller (Ed.), p. 21-50. New York: Guilford Press.

RAPPORTS :

Assemblée générale des Nations Unies. 2007. *Report of the Special Representative of the Secretary-General for Children and Armed Conflict*. En ligne. New-York : Nations Unies, 37 p. <http://daccess-dds-ny.un.org/doc/UNDOC/GEN/N07/457/60/PDF/N0745760.pdf?OpenElement>. Consulté le 10 octobre 2011.

Assemblée générale du Conseil de sécurité des Nations unies. 2011. *Rapport du Secrétaire général. Le sort des enfants en temps de conflits armés*. En ligne. New-York : Nations Unies, 61 p. <http://daccess-dds-ny.un.org/doc/UNDOC/GEN/N11/275/34/PDF/N1127534.pdf?OpenElement>. Consulté le 17 janvier 2012

Coalition pour mettre fin à l'utilisation des enfants soldats. 2008. Extrait du rapport mondial. *Enfants soldats*. En ligne. 192 p. http://www.child-soldiers.org/library/global-reports?root_id=159&directory_id=218. Consulté le 20 janvier 2012.

Conseil de sécurité des Nations Unies. 2010a. *Les enfants et les conflits armés. Rapport du Secrétaire général*. En ligne. New-York : Nations Unies, 56 p. <http://daccess-dds-ny.un.org/doc/UNDOC/GEN/N10/311/29/PDF/N1031129.pdf?OpenElement>. Consulté le 14 octobre 2011.

Conseil de sécurité des Nations Unies. 2010b. *Rapport du Secrétaire général sur les enfants et les conflits armés en République démocratique du Congo*. En ligne. New-York : Nations Unies, 20 p. <http://daccess-dds-ny.un.org/doc/UNDOC/GEN/N10/418/03/PDF/N1041803.pdf?OpenElement>. Consulté le 17 janvier 2012.

Haut-commissariat des Nations Unies aux droits de l'homme. 2000. *Protocole facultatif à la Convention relative aux droits de l'enfant, concernant l'implication d'enfants dans les conflits armés*. En ligne. New-York : Nations Unies. 12 p.

<http://www.admin.ch/ch/f/rs/i1/0.107.1.fr.pdf>. Consulté le 17 janvier 2012.

Machel, G. 2009. *Examen stratégique décennal de l'étude Machel, les enfants et les conflits dans un monde en mutation*. New-York : Unicef. 236 p.

http://childrenandarmedconflict.un.org/publications/MachelStudy-10YearStrategicReview_fr.pdf. Consulté le 23 septembre 2010.

Principes de Paris. 2007. New-York : Unicef. En ligne. 50 p.

<http://www.unhcr.org/refworld/docid/465198442.html>. Consulté le 23 septembre 2010.

Principes du Cap et meilleures pratiques concernant le recrutement d'enfants dans les forces armées et la démobilisation et la réinsertion sociale des enfants soldats en Afrique. 1997. Le Cap : Unicef. 18 p.

www.unicef.org/french/path/.../2.2%20Principes%20du%20cap.doc. Consulté le 20 janvier 2012.

Statut de Rome de la Cour pénal international. 1998. (entré en vigueur en 2002). En ligne.

La Haye : Cour Pénale Internationale. 79 p.

[http://untreaty.un.org/cod/icc/statute/french/rome_statute\(f\).pdf](http://untreaty.un.org/cod/icc/statute/french/rome_statute(f).pdf). Consulté le 23 septembre 2010.

UNICEF. 2006. *La situation des enfants dans le monde 2006-Exclus et invisibles*. En ligne.

New-York : Unicef. 156 p.

[http://www.unicef.org/french/publications/files/SOWC_2006_French_Report_\(Revised\).pdf](http://www.unicef.org/french/publications/files/SOWC_2006_French_Report_(Revised).pdf). Consulté le 6 août 2010.